

75  
1979

**...et tu entends sa voix,  
mais tu ne sais ni d'où  
il vient ni où il va; ainsi  
en est-il de quiconque  
est né de l'esprit. —**

# la délivrance de l'aube

Stan Rougier

---

Après avoir passé quelques années au séminaire de Pontigny, Stan Rougier est resté un ami pour de nombreux membres de la M.d.F. Nous le remercions particulièrement pour ce regard sur Pâques qui traduit à la fois son espérance et la nourriture biblique qui l'anime.

Dans ce même numéro, pp. 64-65, Jean Vinatier livre les réflexions que lui a suggérées la lecture de « L'avenir est à la tendresse », un livre récent de Stan Rougier (Éditions Salvador).

« Un jour, un jour viendra, couleur d'orange  
Un jour de palmes, de feuillages au front  
Un jour d'épaules nues où les gens s'aimeront  
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche (Aragon)

Les femmes venues pour embaumer le mort  
En ont laissé tomber leurs jarres de parfums.  
Les abeilles bourdonnent alentour  
On se croirait dans un champ de lavandes...  
O ce bourdonnement délicieux de la vie !  
La mort n'a pas eu le mot de la fin.  
Il n'est pas de tombeau si solidement muré,  
Qui ne cède sous la poussée de l'Espérance.  
Comment avons-nous pu Te croire mort à jamais  
Toi l'inventeur de la vie ?...  
Toi qui résides en toute chose pour la rendre désirable  
Tu n'as pas pu trouver résidence en la tombe.

Comme tu nous as fait peur avec Ton cri :  
« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ! » (Psaume 21)  
Nous avons bien pensé mourir pour de bon nous aussi !  
Cela semblait si vrai ce front humide et froid  
Et cette pupille du regard qui ne regarde plus  
Et les membres raidis de ce corps devenu soudain si lourd et dérisoire...  
Cela semblait si vrai la vieillesse et le cancer  
La pneumonie et l'arrêt du cœur !  
Et ces humiliations qui découragent de vivre.  
L'homme par dessus l'homme pour le piétiner et le tenir à sa merci  
Le repu qui accapare tous les biens de la terre  
Tandis que Lazare agonise lentement, seul et décharné.

Mais voilà que tu es passé au travers du soupirail  
Comme une graine qui a cru au Printemps

Comme une semence d'arbre que la terre ne peut garder prisonnière  
Et qui fait craquer les portes de la nuit.

Là où la tête est passée, Ton Corps, le voilà qui passe tout entier à son tour.  
Non pas hier, ni demain mais maintenant

En Te tenant la main

Ton épouse humaine, si sombre et si belle, si souillée et si resplendissante

Tu peux enfin l'épouser dans la lumière

« Viens ma bien-aimée, ma belle viens,

Car voilà l'hiver passé.

Sur la terre les fleurs jaillissent

Tu me fais perdre le sens, ma sœur, ma fiancée

Par un seul de tes regards » (Cantique des Cantiques)

Le crime de David avec Bethsabée

Engendre « un rejeton sur la souche de Jessé » (Isaïe 11/1)

« Tout sert au bien de ceux que Dieu aime, même la chiennerie du péché » !

O pauvre haine laborieuse déchaînée pied à pied contre nous

Et qui ne peut rien sinon nous faire mourir de la première mort

Pour nous rendre enfin à ces ciels nouveaux et à cette terre nouvelle,

Où les hommes vivent grandeur naturelle.

Israël et l'Égypte se reconnaissent en se serrant la main

La colombe de la paix a fait son nid dans le trou d'un canon

« Le loup habite avec l'agneau, le panthère se couche près du chevreau

Le nourrisson s'amuse sur le trou du cobra » (Isaïe 11/6)

« Voici que je fais l'univers nouveau... Je suis l'Alpha et l'Omega

La semence et l'Accomplissement, Celui qui a soif,

Je lui donne à profusion de la source de vie » (Apocalypse 21/8)

« Réveillez-vous, exultez, tous les gisants dans la poussière...

Le pays des ombres enfantera » (Isaïe 26/19)

Sortant des charniers de l'Histoire, des crématoires et des camps de la mort,

S'avancent des cortèges d'hommes et de femmes

Superbes comme l'homme et la femme au premier matin d'Eden

« Le Seigneur a essuyé les larmes de tous les visages

Il a arraché l'humiliation de toute la terre » (Isaïe 25/8)

Les yeux des aveugles se peuplent de collines et de ruisseaux

Les oreilles des sourds vibrent aux murmures du vent dans les peupliers.

Les boiteux bondissent comme des cabris. Les prisonniers brisent leurs chaînes.

La bouche des muets se remplit de rires et leurs lèvres de chansons,

Le pays de la soif s'est pour toujours changé en sources (Isaïe 35/5)

Tu suffoquais, tu étouffais dans cet envers du monde.

L'angoisse serrait ta gorge et tes poumons étaient comme un souffle crevé.

La longue litanie des douleurs, à chaque page du quotidien

La mort, la mort toujours recommencée...

La peur, la solitude, le chômage

La haine, la torture, le carnage...

Homme vivant, chef-d'œuvre de la Création

Regarde-le, Ton libérateur qui remonte des enfers, en vêtements écarlates,

« Il t'a gravé sur les paumes de Ses mains » (Isaïe 49/15)

Homme vivant, ton Dieu fera de toi un objet d'éternelle fierté

On n'entendra plus jamais parler de violences ni de ravages

Ton Dieu sera ta lumière éternelle

Ton Dieu sera ta beauté...

Il t'apporte un diadème au lieu de cendres

Des parfums de joie à la place de la honte

Des chansons au lieu du désespoir (Isaïe 60/15 61/2)

# Cinquante années d'action dans l'espace rural

---

**J.A.C. - M.R.J.C.**

---

*Bernard Forin*

---

Un an après la JOC et en même temps que la JEC, le MRJC (Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne) fête son cinquantième anniversaire. Issu de la JAC (Jeunesse Agricole Catholique), son histoire est tourmentée comme celle du monde rural lui-même. Porteuse de projet et d'intuitions très riches, la JAC a formé des milliers de militants et créé un courant de progrès indéniable dans le milieu rural. Forts de ces convictions, les militants du MRJC agissent, aujourd'hui, pour créer une société « différente ».

Bernard Forin, prêtre, fait partie de l'Equipe Nationale du M.R.J.C. Il signale aux lecteurs : « Eglise aujourd'hui en monde rural », N° 406 (numéro spécial) ; « La Mèche » — spécial cinquantenaire (journal du mouvement) et un album-photos (160 photos) retraçant l'histoire de la J.A.C. et du M.R.J.C.

M.R.J.C. 53 rue des Renaudes 75017 Paris.

Cet anniversaire est important pour le mouvement. Il permet à ses militants, durant toute cette année, par des interviews d'anciens, par un travail d'archives, par une exploration du contexte social, économique et politique qui marqua la société rurale, de retrouver les racines qui les ont forgés, de découvrir les mécanismes qui amènent la « débacle » d'aujourd'hui, et de saisir à chaque période le rôle qu'a voulu tenir la JAC et le MRJC. Des rencontres dans les villages avec les anciens, la population, les militants, permettent aussi d'exprimer ce que les équipes tentent comme action et ce qu'elles espèrent comme manière de vivre. C'est aux mois de mai et juin que les régions, les départements organiseront des fêtes populaires où l'histoire locale sera retracée, mais où se dérouleront aussi des forums sur tout ce qui marque la vie des jeunes (écoles, chômage, espace, avenir), des jeux scéniques, des célébrations.

Le 50<sup>e</sup> anniversaire est donc un moment de vie intense : en relisant son histoire et en la faisant partager, le mouvement continue à déployer ses projets et ses objectifs ; il se fait mieux connaître et il trouve de nouveaux appuis pour poursuivre sa route... et marcher vers le centenaire.

## **des étapes**

Quand la JAC naît en 1929, c'est la crise économique. Il y a un malaise paysan. Le pouvoir d'achat des gens de la terre baisse. Ils se sentent méprisés... La JAC a alors l'ambition de promouvoir la fierté paysanne en formant, à partir de la base, une élite professionnellement compétente. Elle lance les fêtes de la terre, des vendanges. Sa vision corporatiste de l'agriculture lui fait rejeter la société libérale capitaliste et la société collectiviste. Son projet est alors de **refaire un ordre social chrétien**.

**Après la guerre**, c'est la reconstruction du pays. Il faut produire et c'est l'intégration de l'agriculture dans l'économie du marché. Il faut une compétence technique ; c'est la période des concours de labour, d'élevage. C'est aussi celle de l'intensification des semaines rurales au cours desquelles (après la messe et la lecture de l'évangile en début de matinée) différents cours techniques, ménagers, pédagogiques, etc. et toute une série de réflexions sur la vie sociale et professionnelle ouvrent les jeunes à prendre une place active dans l'organisation agricole et rurale

et dans le renouveau de l'église locale. La JAC cherche une adaptation humaine et chrétienne du progrès. Certains sentent déjà le risque de la modernisation à outrance. La JAC tend alors à soutenir et à promouvoir des formes de travail en association ; elle parle de « l'homme complet » ouvert sur l'avenir. Son ambition du moment est l'**animation chrétienne du milieu rural**. C'est la naissance des branches professionnelles (ruraux-ouvriers, employées de maison, fils d'artisans et de commerçants...) et des « coupes de la joie ».

**La période 60-68** est sans aucun doute un temps de mutation profonde. Citons d'abord la forte poussée démographique. C'est aussi la scolarisation prolongée et diversifiée : création des CEG, CES, CET. La loi d'orientation de l'agriculture, l'industrie des loisirs. Le rural est intégré (et pas seulement l'agriculture) à la société industrielle et libérale, par l'école, la presse, le transitor, l'amélioration de l'habitat par les subventions... La JAC devient le MRJC entre 63 et 65. L'ambition est alors de **donner la parole à toute cette jeunesse rurale dans une société en mutation qui devient de plus en plus inégalitaire**.

**Avec mai 68** le monde rural est effrayé. Il se sent bien loin de ces étranges événements par trop citadins. Mais le Mouvement, lui, est fortement ébranlé. Il découvre d'une manière radicale la loi implacable du profit dans **une société divisée en classes**.

Depuis bien des années déjà le monde agricole a perdu son unité en même temps que sa population est devenue minoritaire. Aujourd'hui divers courants de gauche le traversent. Tandis qu'une fraction s'industrialise et se modernise, l'autre partie se retrouve marginalisée par rapport aux circuits de production et de commercialisation. L'artisanat et le petit commerce deviennent très dépendants des grandes chaînes commerciales.

L'agriculture perd chaque année des milliers d'emplois. Vers les années 60, l'espace rural était un lieu favorable à l'implantation de petites industries ; aujourd'hui les pôles urbains et les pays du Tiers Monde sont davantage choisis. Le chômage n'est plus seulement le fait des villes. L'aménagement du territoire vide des régions entières de leur population active : ces régions deviennent dortoirs, campings, réservoirs d'air pur. L'espace est ainsi peu à peu devenu **un lieu conflictuel** où se jouent des intérêts divergeants et, comme les lieux du pouvoir sont de plus en plus lointains, on ne sait plus qui décide ni où sont prises les décisions.



Quant aux jeunes, ils ne peuvent pratiquement plus s'installer au pays. La réforme Haby, par ses filières, a accentué la sélection sociale. A la sortie de l'école, le grand nombre vit dans l'angoisse de ne pas trouver de travail.

## **des choix pour aujourd'hui**

On mesure, à cette rapide description, les mutations qu'a pu vivre la jeunesse rurale et donc aussi le MRJC. Des courants idéologiques s'affrontèrent violemment, ce qui donna lieu à la crise de 72-73. Durant ce parcours **le MRJC a fait ses choix**. En luttant pour l'emploi, pour l'installation de jeunes en agriculture, pour d'autres conditions de travail, pour une nouvelle répartition des terres, pour une formation scolaire qui ne soit pas une formation de classe, pour que vive l'espace rural et que les populations puissent contrôler le devenir de leur région, c'est **pour une société différente** que le MRJC a opté. C'est **pour une autre répartition du pouvoir** dans la commune, l'entreprise, comme dans le syndicat ou le parti, que le MRJC se bat.

Ses formes d'action sont multiples. Les équipes agissent sur le lieu du travail, créent des permanences-saisons, dénoncent des licenciements, prennent parti dans les conflits. Mais aussi par ses camps, ses « ski-pro » ou « vac-pro », il invente d'autres manières de prendre des vacances en se formant. Mais son originalité est sans doute davantage dans ses tentatives d'**animer le milieu rural à partir des réalités** que nous venons d'évoquer (rencontres de parents, soirées-débats sur l'emploi, les élections municipales, avec des profs, des militants etc.). C'est dans le cadre de cette animation que se réalise le 50<sup>e</sup> anniversaire.

**La réflexion chrétienne** a aussi beaucoup évolué, on s'en doute. Ce chapitre mériterait à lui seul tout un développement. Nous sommes loin d'une situation de « conquérants ». Nous sommes passés de « nous référons chrétiens nos frères » à une **attitude de recherche**. Aujourd'hui la foi ne va plus de soi et, en raison des mutations sociales et culturelles, les différentes théologies qui ont soutenu l'action de la JAC et du MRJC sont devenues inopérantes. Plus question d'un ordre social chrétien, plus question non plus que le progrès technique conduite naturellement à Dieu. L'autonomie de l'action, l'analyse de la Société,

l'incertitude même de l'issue du combat rendent la recherche plus laborieuse. C'est à partir de l'action pour d'autres rapports sociaux que nous nous interrogeons et c'est dans ce combat que l'évangile continue d'intéresser.

Des groupes de recherche (plus occasionnels pour les plus jeunes) commencent à durer. Dans ces groupes, il se fait un travail important pour se réappropriier l'évangile. Une interpellation s'exprime entre la pratique militante et la pratique de Jésus dans l'évangile. Des formes nouvelles d'expression de la foi se cherchent qui aident à rendre compte de nos convictions actuelles.

\*  
\*\*

Par les diverses manifestations locales et régionales qui se déploient à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire, le M.R.J.C. éprouve et développe sa vitalité. Les jeunes s'expriment sur la société, leurs projets, leurs convictions... Pour rejoindre vraiment les plus exploités du monde rural (apprentis, chômeurs, etc) il est urgent qu'un plus grand nombre d'ainés et de jeunes adultes inscrivent, dans leur vie militante, l'animation d'équipes de plus jeunes. Puisse le mouvement contribuer encore longtemps, par ses interventions, à « habiter la terre d'une autre manière ».

# acteurs de nos vies acteurs de l'évangile

---

## la J.E.C. aujourd'hui 50<sup>ème</sup> anniversaire

---

*Claude Bour*

---

1929-1979 : la JEC arrive à l'échéance de ses cinquante années d'existence, comme la plupart des mouvements d'Action Catholique de jeunes (JOC/F, MRJC...) qui furent créés à l'aube des années trente dans le dessein conquérant de « refaire chrétiens nos frères ». Ces mouvements ont bien évolué depuis cinquante ans. Ils sont aujourd'hui différents de ce qu'ils représentaient durant la période ascendante de l'Action Catholique pour bien des raisons. Mais ils gardent une certaine permanence dans leur problématique, probablement à cause du lien original (foi-vie) qu'ils représentent. Dans le cas de la JEC, la confrontation de la réalité sociale scolaire avec la référence chrétienne n'a pas été sans conséquence quant à ses choix d'orientation et une certaine « turbulence » dans l'église. La non-reconnaissance de nos engagements par l'Eglise instituée et les crises successives de la JEC qui s'en sont suivies à diverses époques, ont été le prix payé par la JEC de ses choix. Si aujourd'hui le climat des relations de la JEC avec les responsables d'Eglise est plus serein, il n'en reste pas moins que certaines questions de fond concernant la place des jeunes dans l'Eglise, leur reconnaissance, leur autonomie, ..., restent entières. Nous y reviendrons.

Claude Bour est membre de l'Equipe Nationale.

J.E.C. 27 rue Linné = 75005 Paris.

Un anniversaire est généralement une occasion que l'on ne veut pas rater. Pour la JEC ce sera une occasion d'établir le rapport entre la JEC HIER et la JEC AUJOURD'HUI. Une manière de nous confronter à l'histoire, de nous la réapproprier, mais aussi une manière de nous exprimer sur ce que nous représentons. Qui sont ces jécistes d'aujourd'hui et quelle réalité recouvre la JEC ?

La JEC est un mouvement qui regroupe majoritairement des lycéens de la quatrième à la terminale avec également quelques groupes d'étudiants. Pour nous, le mouvement est le lieu où nous nous retrouvons, où nous vivons ensemble et où nous nous formons. Ce qui amène des lycéens à la JEC est sans doute le désir de faire quelque chose ou encore le désir de vivre. Ce point de départ a sans doute évolué rapidement en quelques années : c'est moins le « désir de lutter dans l'école ».

Pourtant être lycéen en 79, ce n'est pas drôle tous les jours. Pour situer l'action de la JEC, un détour descriptif de la situation est nécessaire.

## **être lycéen en 1979 : l'école invivable**

Etre lycéen, c'est faire l'expérience quotidienne de la sélection, de la réussite individuelle, des filières qui déterminent très tôt la place qu'il faudra accepter ensuite dans la société. C'est aussi l'insécurité face à l'avenir.

Un tiers des jeunes qui sortent du système éducatif se retrouvent actuellement sans emploi. Bientôt la moitié d'entre eux. Que peut représenter pour nous une société qui n'a rien à offrir à sa jeunesse en termes d'avenir ? L'école devient un parking. L'école est cette institution qui petit à petit risque de perdre son rôle social réel qui est l'éducation et la production de la connaissance, pour ne garder que sa logique interne : la sélection. Rien à transmettre. Beaucoup de bachôtage, mais d'éducation, point. L'école est conçue en terme d'accession à un emploi. Cela, les lycéens le ressentent brutalement. Il suffit d'une note, d'un devoir raté... pour se retrouver en filière professionnelle courte.

Parallèlement les conditions d'étude et d'existence ne sont guère brillantes. Le nombre d'heures de cours dans le technique est très lourd, le renforcement très net de la discipline, les économies de bout de ficelles sur la qualité des repas de cantine,

le renforcement du bachôtage, la dégradation des relations profs-élèves... finissent par rendre l'école invivable.

Pourtant les lycéens ne sont guère portés à l'action ou à la révolte ces temps-ci. Ils s'en accommodent. La vie est ailleurs, hors du lycée. L'individualisme et l'ennui se développent chez les lycéens qui considèrent peu l'école comme un enjeu, comme un lieu à habiter ou à transformer. La résignation et le sentiment que l'on ne peut rien y faire prennent le pas. Il y a là, un changement grave par rapport aux années précédentes. En 1956 ou en 1970, ne croyait-on pas suffisamment à l'école pour espérer la changer et changer la société ? L'école n'est aujourd'hui qu'un lieu de passage obligé : pour le diplôme. L'école n'est pas ce lieu de vie, de « socialisation », où l'on apprend à vivre. L'a-t-elle jamais été vraiment ? En tout état de cause la situation se dégrade dangereusement. Les jeunes vont rechercher les lieux « vivables », où on peut vivre, poser des actes simples et concrets en dehors des enjeux de société et des institutions.

C'est le retour aux actes simples de la vie personnelle. C'est l'aménagement de la cellule individuelle ou groupusculaire, l'attention portée à l'environnement biologique, la ré-apparition des questions existentielles, du sens de la vie... Il s'agit là d'une situation qui déborde celle des lycéens, de l'école et de la JEC.

Ce qui est en cause, c'est le problème d'une jeunesse qui fait l'expérience de son inutilité dans un contexte social, politique, économique de crise et dans un univers qui semble bloqué quant à son avenir.

## **indifférents à la politique**

Le rapport des jeunes à la politique est à ce sujet significatif. Il n'est pas exagéré de parler d'indifférence. « La politique est un jeu qui m'irritait, maintenant elle me fait sourire », dit l'un d'eux. L'entrée en politique procède généralement d'une révolte, d'un refus, d'une indignation. C'est parce qu'une situation apparaît comme insupportable que l'on décide de travailler à son changement. Mais l'indignation devient de plus en plus difficile après des années de standardisation et de banalisation. On finit par accepter, comme allant de soi, le fonctionnement de l'école ou de la fac, alors pourquoi pas le reste ? Ces quelques éléments d'analyse resteraient à approfondir. En particulier la situation de non-pouvoir des jeunes, les aspirations à l'autonomie, à une vie plus écologique...

## Dieu sans Jésus

Notre situation particulière de mouvement chrétien, nous amène à nous interroger sur le comportement religieux des lycéens et sur celui des communautés d'Eglise à leur égard. Avoir 16 ans, c'est souvent « se foutre de la foi et de l'Eglise », dans la majorité des cas. Une attitude entre le rejet et l'indifférence, avec souvent une méconnaissance profonde de l'histoire de la pratique de Jésus. Il en est de même pour l'Eglise qui apparaît comme une institution figée et du passé. Cette attitude pourtant va de pair avec la résurgence des demandes religieuses, des pratiques irrationnelles, des questions existentielles. Curieusement on parle de Dieu et très peu de Jésus. Quel est alors ce Dieu ?

Ainsi retrouve-t-on en nombre ces témoignages de foi où Dieu est Dieu de la Nature, Dieu Suprême, Dieu Héros, Dieu mythique... aussi bien dans le cadre ecclésial qu'en dehors.

Comment expliquer le succès récent des pèlerinages organisés avec des jeunes ? Comment expliquer dans cette attitude la conséquence de l'échec d'une catéchèse, de l'impuissance des communautés chrétiennes et des responsables de comprendre la situation... ?

Ce qui frappe, c'est la ré-apparition des questions du sens de la vie, de l'équilibre d'une vie...

Ces questions ne sont pas toujours formulées en lien avec la pratique humaine, sociale. Pour nous foi et vie, foi en l'homme et foi en Dieu, sont indissolublement liées. Il y a là un enjeu à tenir pour des mouvements de jeunes.

## intérêt d'un mouvement

On peut penser qu'une telle situation marquée par la décomposition de l'action « politique » et aussi par une crise de la foi et de l'Eglise dans leur rapport aux jeunes, accroît les difficultés pour un mouvement comme la JEC de se développer. Si on en juge au refus des institutions, des contraintes, de la durée,... qui semble se développer, ceci est vrai. Mais paradoxalement cette situation rend aussi l'existence de mouvements de jeunes de plus en plus nécessaire. Malgré leurs imperfections, les organisations restent ces lieux où l'on peut faire l'expérience de la vie collec-

tive, où l'on se forme, où l'on découvre la dimension sociale et politique de la vie, où se forment des solidarités... Face à la démission des institutions — telle que l'école — ces mouvements, lorsqu'il n'y a plus de lieu, sont amenés à renforcer leur rôle éducatif (au sens de l'apprentissage à la vie sociale) de lieux de rencontre, d'expression, de vie, de formation.

A partir d'une pédagogie adaptée, c'est là qu'intervient le rôle et la pratique de la JEC en 1979.

Que des lycéens puissent vivre et croire, qu'ils puissent découvrir la dimension sociale et politique de leur existence, comprendre la société et s'y engager, faire des choix de solidarités, tel est aujourd'hui le projet de la JEC. A travers les temps forts, l'importance donnée à la communication et à l'expression, nous faisons l'apprentissage de la vie collective dans la JEC.

## **animer la vie lycéenne**

Les deux dernières années, le mouvement s'est attaché à repérer les lieux et les espaces dans la vie lycéenne où des actions sont possibles.

L'animation de la vie lycéenne est un de nos objectifs principaux. Elle se réalise à travers une grande diversité d'actions et de réalisations : enquêtes sur les conditions de vie lycéenne, débats profs-élèves, fêtes lycéennes, animations de quartier, montages audio-visuels, créations de journaux lycéens, actions de sensibilisation sur le Tiers-Monde, délégués de classe, etc.

Ces actions sont en majorité des actions d'expressions, d'animation et de sensibilisation. Lorsque des adultes (parents, enseignants, travailleurs) sont prêts à soutenir, elles peuvent déboucher sur des acquis revendicatifs dans le lycée (amélioration des conditions de vie, possibilité d'expression...). Dans le mouvement JEC nous attachons une grande importance à la « qualité » de ces actions, d'où la place accordée à la démarche de l'action.

Quatre thèmes nous semblent pouvoir recouvrir l'essentiel des points sensibles de la vie lycéenne :

- les libertés, les pouvoirs et les droits des lycéens,
- les relations dans la classe, les profs et la pédagogie,
- les conditions de vie lycéenne,
- l'avenir social et professionnel.

La JEC est donc un mouvement qui agit, mais la place du mouvement en tant que lieu de rencontres, d'expressions, de vie et de formation, prend aujourd'hui de l'importance. C'est au cours de cette existence et de ces choix que nous vivons les questions de la foi.

## **avec qui croire : un enjeu dans la J.E.C.**

Dans notre manière de vivre la foi, il y aurait certainement à souligner **une connivence avec la pratique des prêtres de la Mission de France**. Ce qui nous paraît déterminant pour notre recherche de foi, c'est de prendre pour point de départ la vie que nous menons. La vie quotidienne de l'école et en famille, avec ses joies et ses échecs, ses plaisirs et ses déboires, les actions que nous menons, le désir de vivre avec d'autres, notre volonté de changer l'école et la société actuelle... constituent quelques-uns des multiples aspects de notre vie.

C'est bien là, dans cette vie ordinaire, passionnante mais souvent difficile, que se jouent le sens de notre vie, la qualité de nos relations avec les autres, et la consistance de nos engagements. **Foi et vie** sont en connivence. Cette foi est liée à notre projet, à la vie que nous voulons vivre. Pourtant, elle reste fondamentalement **une question**.

À cet égard, la question posée par un lycéen en ce début d'année scolaire est révélatrice : « Pourquoi Jésus et pas un autre ? ». La revue du mouvement, s'adressant aux animateurs, RECHERCHES JEC N° 27 s'essaie aux réponses : pourquoi lui ? pourquoi un seul ? pourquoi vouloir une référence ? et si une seule référence est importante, pourquoi cet homme là ?

Dans la JEC, nous reconnaissons notre diversité dans notre manière de nous situer. Chacun vient à la JEC avec sa situation, ses interrogations propres. Le mouvement propose une démarche, avec des lieux, des rythmes, des temps où il est possible de progresser, passer de l'accueil à l'interpellation, et de la confrontation aux actes.

Cette manière d'aborder les questions de la foi n'est pas sans conséquence quant à notre manière de nous situer **en Eglise**. Il n'est pas sans intérêt pour des lycéens de rencontrer d'autres gens, adultes notamment, qui ne sont pas sans réfé-



rence chrétienne. Concernant les questions de la foi (« Pourquoi Jésus et pas un autre ? »), des personnes, des groupes peuvent témoigner de l'intérêt de leurs réponses : n'est-ce pas déjà, petitement, une réponse sur l'Eglise ? Car quelles sont aujourd'hui les forces vives de l'Eglise ? Où se manifestent-elles, ces communautés de croyants engagés dans la société et dans l'Eglise qui témoignent d'une foi libératrice et d'une Eglise vivante, ouverte... ?

Là aussi, nous avons des préoccupations communes avec d'autres groupes de chrétiens, tel la Mission de France. Comment pouvons-nous dans l'avenir trouver des lieux, les moments, les occasions pour « faire Eglise ensemble » ?



### *Pro-position*

Avec 50 ans d'histoire, il nous est apparu un certain nombre de connivences fortement révélées lors d'une table ronde réunissant des anciens nationaux de la J.E.C. Au vu de cet événement, et au vu des groupes qui se sont réclamés du mouvement, il semble qu'il y aurait des possibilités — non pas de retrouvailles — mais de reconnaissances actuelles.

« Où sont passés les jécistes ? » Ceci est une question qui n'est pas seulement d'ordre géographique, mais aussi sociale et ecclésiale. Nous retrouver — non pas en anciens combattants — mais en acteurs de nos vies et en acteurs de l'évangile, pourrait être une possibilité.

Possible et avantageuse pour qui ? Il n'est pas sûr que ce ne soit que pour la J.E.C.

# Les fruits d'une interpellation

*Intervention de l'atelier Prêtres-Ouvriers  
aux journées de juillet 1978*

---

Après avoir abordé dans la première partie (n° 74, p. 39-36) ces questions : où en sommes-nous d'une solidarité avec les travailleurs du Tiers-Monde ? où en sommes-nous de l'importance que nous accordons à l'analyse marxiste pour la compréhension de notre monde actuel ?, les pages qui suivent présentent la deuxième partie de la réflexion : quels chemins possibles pour la foi, quels collectifs de croyants possibles qui ne soient pas incohérents avec une pratique et une vie en classe ouvrière ? Rappelons que, pour des raisons de présentation, certains passages de l'intervention aux journées de juillet ont été remaniés, d'autres raccourcis. Des notes ont été ajoutées en fin d'article afin d'éclairer ce que le texte pouvait avoir de trop allusif.

# Chercher les chemins possibles d'une foi possible

Les équipes du Maghreb avaient, en 1975, posé des interrogations fondamentales sur l'universalité de l'Eglise et de Jésus Christ, non pas à partir d'a priori théoriques mais de l'intérieur même de leur situation en terre arabe.

— « *Quand on voit la structure de l'Islam qui englobe toute la société et quand on voit — à côté — l'Eglise et sa vocation universelle, on est tenté de relativiser sa prétention. Comment pourrait-elle concerner tous les hommes ?* ».

Interrogations exigeantes que nous avons ainsi précisées :

- « OÙ en est notre foi dans le fait que Jésus Christ concerne tous les hommes ? ».
- « Comment Jésus Christ pourrait-il être connu par des hommes qui refusent l'idée d'être colonisés et de subir des agressions culturelles ? » (12).

Au delà des différences de situations entre le Maghreb et la classe ouvrière française, ces interrogations ont trouvé écho chez les prêtres-ouvriers. Effectivement, après tant d'années sur le terrain, nombre de liens humains ont été tissés, nombre de luttes partagées, nombre d'amitiés vécues. Personnellement, nous sommes souvent reconnus — et parfois même, comme prêtres ouvriers — reliés les uns aux autres. Mais ce

que nous vivons comme chrétiens apparaît-il réellement désirable à nos camarades ? Une telle question si longtemps qu'on la refoule, remonte inexorablement en surface et nous appelle à approfondir le pourquoi de notre présence là. La Foi est-elle vraiment communicable, possible pour nos camarades avec qui nous vivons et luttons ?

Malgré une volonté affirmée collectivement et vivante au fond de la conscience de chacun d'être au service de l'Évangile, nous venons périodiquement buter sur un doute. En fait, la foi en Jésus Christ n'est-elle pas, pour le moment du moins, prisonnière des milieux culturels et sociaux où elle est née et qui l'ont véhiculée ? Ce que nous redisons dans notre jargon : « n'est-elle pas cadencée dans son milieu porteur ? ».

Ce doute, loin d'être une spéculation intellectuelle, se nourrit des constats de l'histoire et de nos difficultés actuelles. « Géographiquement, la foi s'est répandue dans des cultures proches de la culture antique ou des cultures qui en ont hérité. Elle a progressé en Afrique dans une culture déiste, et dans des pays qui ne se sont pas encore donnés des outils rationnels, économiques ou philosophiques... Jésus Christ reste encore sous la domination d'un humanisme gréco-latin et d'une culture exportée de Méditerranée ».

Blocages historiques foi-culture ou foi-idéologie. Force est bien de constater que ces blocages demeurent, illustrés par l'image du mur qui subsiste entre l'Église et la classe ouvrière.

Blocage de l'Église enfermée dans sa romanité et son occidentalisme. Avec chez beaucoup de chrétiens, un réflexe d'appropriation de la foi — soit par nostalgie du passé, en gardant la foi pour une classe — soit par hésitation à reconnaître des valeurs vécues ailleurs et autrement que dans l'Église.

Tout cela nous fait dire avec les camarades d'Alger :

« Est-il possible de proposer la foi autrement que par colonisation ? ».

L'interrogation est provocante. La prendre au sérieux peut nous conduire à l'acceptation désabusée de l'incommu-

nicabilité de la foi. Ne suffit-il pas de regarder autour de nous ? Pour quels de nos camarades non chrétiens, l'évangile de Jésus Christ et l'Eglise apparaissent-ils comme une joie, comme une bonne nouvelle ? Combien sont venus un jour nous dire : « votre truc, ça m'intéresse » ? Où en sommes-nous après 10 - 20 - 30 ans de présence et de coude à coude, malgré l'immense effort de la J.O.C., de l'A.C.O. et des prêtres-ouvriers dont la qualité d'engagement dans la classe ouvrière est incontestable et souvent reconnue ? Paradoxalement ce long temps de compagnonnage nous fait davantage toucher du doigt la distance qui subsiste entre ces luttes collectives menées ensemble et l'accueil ecclésial de Jésus Christ qui fait pauvrement babutier « Notre Père »... Sans nier le rapport qui peut exister entre les deux, nous constatons qu'il reste un seuil de la confession de foi en Eglise difficilement franchissable, à moins, bien sûr, de tout « baptiser » clandestinement. Cette distance qui, par tant de côtés, nous semble irréductible, nous la portons en nous au cœur de nos vies : elle nous taraude comme une question lancinante.

Cela peut aussi, au delà d'une expérience solitaire de la foi, nous provoquer à mesurer une nouvelle fois encore, avec une lucidité accrue, tout ce qu'exige une inscription historique de la foi en classe ouvrière. Non, elle ne se fera pas « à bon marché », à peu de frais, non plus qu'à l'aide de bricolages idéologiques ou pratiques. Il s'agit d'une tâche historique à peine commencée, longue, onéreuse, risquée, qui demande du temps et des hommes, ainsi que l'acceptation de mutations profondes. Une illusion grave pour l'Eglise serait sans doute de croire qu'entre Elle et la classe ouvrière ce mur est presque abattu et le fossé largement comblé.

A l'atelier prêtres-ouvriers, réexaminant à partir de nos enracinements notre responsabilité collective dans cette tâche, trois axes d'exigences se sont mieux précisés :

- Nécessité d'une « rumination » où s'interpénètrent, au cœur de nos situations, langage sur Dieu et langage sur l'homme.
- Nécessité de situer la foi en cohérence avec nos discours et nos pratiques.
- Nécessité de faire exister de petits collectifs de croyants.

## **Des signes fragiles**

Des signes discrets, quelque chose comme des pousses, des promesses fragiles apparaissent. Alors qu'il y a 10 ans, on nous attendait nettement au tournant, maintenant avec la durée, on nous repère, on nous reconnaît et on nous relie.

On voit poindre en différents endroits une interrogation sur ce que nous faisons entre nous ; parfois même s'exprime le désir de rencontrer d'autres dans un collectif : « Je viendrais bien voir ».

Ici ou là (Fos, Limoges, Liévin, etc.) on voit apparaître « un certain nombre de demandes qu'il faut savoir reconnaître, saisir, accepter ». Peut-être même ne s'agit-il pas tant « de proposer la foi que d'accepter l'interrogation et le désir des camarades ? Est-ce normal de cacher quelque chose à des copains qui, eux, ne nous cachent pas grand-chose ? ».

Il est significatif de souligner que ces demandes se font

- sur la base du respect de ce qui est vécu ensemble. « Ils attendent qu'on dise ce que nous vivons de commun et en commun. Et ils l'attendent avec beaucoup de sérieux » ;
- si elles s'adressent bien à l'un ou l'autre individuellement, c'est en tant qu'on le sait relié à un collectif existant, équipe ou groupe plus large.

# **Produire la foi à nouveaux frais : « il nous faut ruminer davantage »**

## **Un moment spirituel de notre itinéraire**

Combien de fois, dans les années antérieures, n'avons-nous pas fait le constat des mutations profondes qui se sont produites en nous tant au plan humain que dans la manière de vivre de la foi. « Nous sommes mis à nu, passés à la potasse, sans mots... ». Et il est vrai qu'il nous a fallu, pour la plupart, changer d'horizon idéologique, situer la foi à partir et au dedans d'une histoire en classe ouvrière. Parallèlement nous faisons aussi cet autre constat d'une Eglise majoritairement étrangère, extérieure à toute cette vie de nos compagnons et camarades.

Aujourd'hui, après ce temps de décapage, après tant d'années, nous nous découvrons « pauvres », dépossédés (ou en voie de dépossession) de nos dogmatismes. Et sur ces terres nouvelles l'expérience chrétienne se découvre « instockable ». Sans doute en sommes-nous à un moment spirituel de notre itinéraire collectif qui nous demande de produire la foi à nouveaux frais. « Les obstacles viennent aussi de nous, constatent les B.T.P., il nous faut ruminer davantage » (13).

« Produire la foi » : le terme peut choquer. La Foi n'est-elle pas une transmission, un héritage de ce que d'autres ont eux-mêmes reçu ? n'est-elle pas un don de Dieu ? certes. Et pourtant l'expression « produire la foi à nouveaux frais » semble significative de l'effort dans lequel nous nous engageons.

Il ne s'agit pas de répéter la foi : on ne vient pas redire ce qui est déjà su. Comme si l'Eglise savait à l'avance ce qu'était la foi ; comme si elle le savait une fois pour toutes et en connaissait toutes les faces. La foi n'a-t-elle plus rien à apprendre de l'histoire des hommes ?

Il ne s'agit pas non plus d'une seule adaptation culturelle au « monde ouvrier », comme si en améliorant un peu la présentation, en changeant quelques mots, quelques gestes, quelques pratiques, la classe ouvrière pourrait y accéder.

Il ne s'agit pas d'importer la foi, car il n'est pas de foi « à l'état pur » et l'histoire nous apprend qu'apporter la foi est en même temps importer une série de préalables indus, liés à une culture particulière.

Il s'agit bien de produire historiquement la foi, là (14) ; ou, si l'on veut, il s'agit de se la réapproprier en des terres nouvelles, au cœur de l'expérience quotidienne et collective des hommes qui vivent là. Entreprise qui comporte bien sûr « le risque d'accaparer Jésus Christ », mais qui surtout « libère la possibilité de découvrir de nouvelles facettes de son mystère et de l'inscrire dans notre histoire ». Entreprise qui exige un long temps d'intériorisation. Toute l'expérience des prêtres ouvriers en témoigne : il ne peut y avoir production véritable de la foi qu'à cette condition.

**Ruminer :**  
**mais**  
**" ruminations "**  
**de quoi ?**

**De la classe ouvrière, de son exploitation et de ses luttes**

Son écrasement par le capitalisme, ses combats, ses souffrances, ses espérances... et ses divisions mêmes. Tout cela requiert :

— L'attention au quotidien, avec tout ce qu'il nous révèle au jour le jour d'aspirations cachées, enfouies, étouffées ; avec tout ce qu'il dévoile à raz de terre comme sensibilités et réactions profondes.



- La participation effective au long combat de la classe ouvrière. Cet engagement jamais fini pour faire respecter les droits et la dignité des travailleurs, reculer un capitalisme implacable et destructeur, établir une société sur d'autres bases que celle du profit et de la loi du plus fort.
- Un affinement continu des analyses pour ne pas lutter dans la nuit et comprendre avec le maximum de lucidité le sens et les conséquences de l'histoire en cours.

**De l'amplitude humaine vécue et exprimée  
par ceux avec qui nous vivons**

Obligés de lutter — et la lutte est dure, quotidienne, toujours à recommencer — nous n'avons peut-être pas fait une place suffisante aux grandes interrogations humaines sur le sens de la vie. Il y a les analyses à faire, la riposte à organiser... oui... mais il y a aussi tous ces événements qui bouleversent la vie d'un homme ou d'une femme : l'amour et l'infidélité, la mort et la souffrance, la naissance et la maladie. Autant de « lieux d'épaisseur humaine », autant d'« espaces ouverts » aux interrogations.

Dans notre société occidentale, l'hypertrophie de certaines valeurs (bien-être matériel, paraître, argent...) et l'oubli d'autres (échange, solidarité, accueil, réflexion, art...) estompent ces questions par tout un jeu qui est un des supports culturels du capitalisme. Ne tombons pas dans un piège presque parallèle !

**Des questions radicales des athées...**

des marxistes en particulier, avec qui nous cheminons et luttons. Or il est toujours tentant de faire, des partages de la foi entre chrétiens, une zone rassurante protégée des interpellations fortes, une sorte de crique abritée des vents du large ; et ainsi, d'échapper à l'intériorisation nécessaire de questions rudes et décapantes.

## De l'Évangile : de Jésus Christ, de sa parole, de l'appel de Dieu

Reprendre, relire, réintérioriser la bonne nouvelle à partir de ce qui se vit, se cherche, surgit dans la classe ouvrière. Nous n'avons pas fini, nous n'en aurons jamais fini de nouer un langage sur l'homme découvert à travers la vie, les gestes, l'histoire de nos camarades, avec un langage sur l'homme porté, révélé par Jésus Christ. Tous les langages sur l'homme s'avèrent un jour ou l'autre trop courts, trop étriqués, insuffisants. Impossible de s'arrêter en chemin. Cette recherche dont nous ne connaissons pas les mots à l'avance nous amène toujours plus avant. Nous sommes donc acculés à une intériorisation sans fin de la question de Dieu au cœur de l'histoire des hommes. Quête continuelle, passionnée, du visage de Dieu à travers les hommes, et du visage des hommes à travers l'appel de Dieu.

**Produire la foi :  
une tâche  
pour laquelle  
nous sommes faits**

— Cela demande du temps : tout le temps d'une histoire. « Le temps d'un cheminement dans un peuple avec tous les risques correspondants ».

— Cela passe par « l'acceptation de l'insécurité », autre face, autre dimension de l'espérance : « va, quitte ton pays ».

— Cela implique des craquements en nous-mêmes, des déplacements : « on en arrive à un stade où l'on redécouvre des choses comme le peuple de Dieu les a expérimentées, souvent après une mort ».

— Cela exige que nous passions par les profondeurs de nous-mêmes : « Il nous faut ruminer davantage, les barrières viennent aussi de nous ». Produire la foi ne peut être qu'un effort de longue gestation. La foi ne renaîtra qu'enfantée dans nos profondeurs, si du moins nous voulons proposer autre chose qu'un discours ou une idéologie de plus sur Jésus Christ. Ce que l'un de nous résumait en mots simples : « la foi annoncée sur une terre nouvelle : ce n'est pas du bla-bla ».

Cet enfantement est un pari d'Eglise. Des tas de chrétiens l'ont fait avant nous, à des tas d'époques différentes. Il ne s'agit pas d'une lubie qui nous passera.

C'est un pari pour lequel nous sommes faits : l'Eglise est faite pour prendre ce pari-là, un pari qui ne pourra être tenu que collectivement et dans la durée.

## **Situer la foi en cohérence avec nos analyses et pratiques habituelles**

### **La foi coincée ?**

Nos pratiques syndicales et parfois politiques nous façonnent idéologiquement jour après jour. Elles véhiculent une manière de « lire » notre société et son fonctionnement. Elles nous font privilégier telle ou telle ligne d'analyse ou forme d'action ; bref, elles nous fournissent certaines grilles de lecture qui, comme par osmose, font de plus en plus corps avec nous-mêmes. Dans bien des événements, le chômage par exemple, nos premiers réflexes ; nos premières réactions sont façonnés par elles.

Quotidiennement amenés à nous servir des analyses de nos organisations, nous avons souvent du mal — et parfois de plus en plus — à situer la foi : A quoi sert-elle ? Quel en est le contenu ? Quel en est le terrain réel ?

La situation de ce prêtre-ouvrier est caractéristique de beaucoup d'autres militants ouvriers :

« Depuis l'âge de 14-15 ans, j'ai milité dans un univers où la Foi était ma source de référence et d'analyse face à l'injustice du monde... et le combat ouvrier nourrissait ma foi. Aujourd'hui, à travers une pratique qui m'a peu à peu imbibé de marxisme, j'ai trouvé un autre outil d'analyse et

de référence et peu à peu la foi semble se vider de son contenu. Faut-il que je m'y accroche à tout prix, à coups de volonté... ? ».

Alors, que se produit-il souvent ?

— Soit un processus de détachement : processus d'indifférence progressive qui opère un éloignement de la foi et fait dire : « chrétien ou pas chrétien : ce n'est plus mon problème ».

La plupart continuent bien à se dire chrétiens : mais que reste-t-il derrière l'étiquette ? On a parfois l'impression d'un cocon creux qui n'envelopperait plus grand-chose. Remise en cause de ce à quoi nous avons donné notre vie qui ne va pas sans interrogations cruciales.

— Soit un processus de juxtaposition : qui nous fait vivre sur deux registres distincts, parallèles, en tous cas sans cohérence. Deux registres que l'on tient, comme on peut, avec cette impression d'être bancal et incommunicable.

Processus de détachement ou de juxtaposition qui nous acculent au silence — silence révélateur — en même temps qu'ils nous obligent à rendre à l'analyse politique, économique et sociale la place qui lui est due.

## **Force et limites du seul témoignage, même collectif**

Il est bien clair que le témoignage est le lieu privilégié d'une « parole ». Les pratiques collectives des chrétiens, vécues dans des pratiques de la classe ouvrière, forment la première des paroles et la plus décisive. Elles donnent à la foi son impact historique. Les camarades nous regardent vivre, repèrent les options prises, voient comment nous nous situons dans les événements, les conflits. Bref, « ils nous lisent ».

Mais des marxistes en particulier nous provoquent parfois plus avant. L'interpellation de l'un d'eux donne à réfléchir.

« Moi je constate un truc curieux avec les chrétiens : quand on leur demande de s'expliquer sur leur foi, ils sont incapables de le faire. A chaque fois que j'en interroge un,

il me dit : « écoute, c'est trop compliqué », ou : « c'est d'un autre ordre, je ne peux pas te répondre ». Et pourtant, ils se disent bien croyants ».

Ce type d'interpellation nous fait toucher du doigt certaines limites du témoignage collectif, tout capital qu'il reste. N'y a-t-il pas aussi à chercher — à commencer pour nous-mêmes — une cohérence de l'ordre du langage, tout en reconnaissant que le langage a ses pièges et ses limites : peut-on en faire l'économie ?

Si l'adhésion personnelle à Jésus Christ des hommes et des femmes avec qui nous vivons nous échappe — c'est l'affaire de Dieu — par contre le TERRAIN et les TERMES d'une proposition de la foi nous appartiennent... N'y a-t-il pas là une responsabilité particulière qui est confiée ?

## **La foi au cœur de la transformation des rapports sociaux**

Une des difficultés devant laquelle nous nous trouvons — surtout pour ceux qui s'inspirent de pratiques marxistes — est la suivante :

— Dans une première approche, la foi ne semble pas pouvoir se situer dans le jeu des rapports sociaux. Ne sont-ils pas le produit — non mécaniste sans doute — mais le produit tout de même des rapports de production ?

— Mais, en même temps, si la foi ne peut s'inscrire et jouer là, si elle n'a pas quelque chose à nous dire au cœur même des conflits, elle risque bien de se transformer en une sorte de luxe privé, une espèce de résidence secondaire, en tous cas une réalité extérieure à ce qui fait le noyau de nos vies d'hommes comme à l'histoire collective de la classe ouvrière.

Comment donc être cohérent quand il semble que nous nous trouvions devant un processus d'exclusion réciproque :

- D'un côté, nos pratiques, dans la mesure où elles s'inspirent d'une démarche scientifique, exclueraient la foi comme une intruse ;

- D'un autre côté, la foi semblerait parfois avoir besoin de mettre en doute la démarche scientifique du marxisme pour mieux gagner du terrain et pouvoir se situer.

Avouons-le simplement : nous tâtonnons. Cependant nous repérons plus clairement comment le vrai problème est de tenir tout à la fois les conditions de validité et les limites d'une telle démarche. Deux axes nous ont aidés à nous situer de manière plus cohérente :

- Rendre à l'analyse ce qui lui est dû, sous condition de vérification constante (évoquée plus haut) ;
- Mais, par ailleurs, peut-on faire comme si le caractère scientifique d'un certain nombre d'outils (éco. - socio. ...) se retrouvait **INTEGRALEMENT** au niveau des mises en pratique ? Là, au niveau de l'action, des choix précis, se posent de multiples interrogations dues en particulier aux hommes qui mettent en œuvre.

Au point où nous en sommes, tout en étant conscients qu'il faudrait approfondir ces premières approximations, nous nous disons ceci :

« N'y a-t-il pas à situer l'interpellation de l'évangile comme une interpellation directe **SUR LA MANIERE DONT NOUS VIVONS et TRANSFORMONS LES RAPPORTS SOCIAUX ?** ». Tant que nous ne recevrons pas l'évangile comme pouvant nous parler à ce niveau-là, il nous restera étranger comme il restera étranger à l'histoire collective de la classe ouvrière.

Une telle perspective ne permettrait-elle pas de comprendre la suppression de l'aliénation engendrée par les rapports de production, à la fois :

- comme œuvre de **LIBERATION HUMAINE** faisant appel à notre capacité d'analyse et à l'invention d'actions concrètes. Cette tâche de transformation des rapports sociaux revêt parfois des aspects violents puisque pour une part il s'agit d'arracher à quelques-uns les privilèges que donne la propriété des moyens de production et de supprimer les possibilités structurelles, trop souvent légalisées, d'oppression collective,

● et comme œuvre de SALUT PAR DIEU en Jésus Christ qui est de l'ordre de l'amour. Oeuvre de guérison des hommes, au cours de leurs entreprises historiques, de leur tentation individuelle et collective, permanente et multiforme, de s'aliéner les uns les autres. On se trouve là sur le terrain de la nécessaire conversion du cœur hors de laquelle toute libération sociale, fut-elle entourée des meilleures conditions de réussite, tend toujours à dériver vers des formes renouvelées d'injustice, de domination et d'aliénation. Impossible de passer à pieds joints sur « l'immense problème des perversions autoritaires des rapports entre les hommes ». Impossible de se fermer les yeux sur le perpétuel glissement des sociétés vers des « équilibres d'inégalités » (15).

Cette démarche, l'un de nous la résume fort bien ;

« Dans cette voie, c'est à nous, même si nous sommes un petit nombre — mais le petit nombre n'a jamais été une objection pour la foi — de découvrir, de vivre et dire les chemins d'une foi qui ne soit pas incohérente avec ce que nous vivons dans la classe ouvrière.

Si le marxisme me propose un " plus-homme " dans lequel je me reconnais humainement et rationnellement, c'est LA que je veux la foi et PAS AILLEURS. Et si on me propose une foi qui récuse, empêche ce " plus-homme ", je n'en veux pas. C'est là qu'il m'appartient de chercher, à travers une pratique, comment la proposition de Jésus Christ m'interpelle au cœur des rapports sociaux, comment elle me permet de les vivre ».

**La foi  
reste toujours  
une proposition  
fragile  
et une parole  
risquée**

S'il est nécessaire de situer la foi là où il faut, il est tout aussi nécessaire de reconnaître que l'évangile ne s'impose pas. Au contraire d'une certitude à laquelle on ne pourrait échapper, il reste en permanence une proposition fragile : libre à moi de la recevoir ou non.

L'accepter, ce n'est pas lui faire place par volontarisme ou par habitude, c'est accueillir, comme un don, son importance au cœur de l'important de notre vie.

Elle est aussi une Parole risquée en ce sens qu'elle nous fait personnellement et collectivement courir des risques d'incompréhension, de tensions, voire de ruptures tant du côté ecclésial que vis-à-vis de certains de ceux avec qui nous travaillons et parfois luttons (16).

« La conscience d'un amour ».

Les meilleures analogies que nous ayons pu trouver pour parler de cette proposition reprennent le langage de l'Amour. « La conscience d'un amour », avance l'un d'entre nous :

- ainsi, on ne tombe pas amoureux parce qu'on a décidé de l'être et on ne le reste pas par volontarisme ;
- ainsi, le jour où l'on devient amoureux, ça ne change rien à la manière d'exister et ça transforme tout ;
- ainsi, aimer est-ce recevoir l'amour d'un autre ;
- ainsi, le jour où l'amour est mort, l'on se demande bien comment on a pu en arriver là...

Une question difficile fait écho à celle d'Alger : « Peut-on croire en un Dieu qui ne trouve pas les moyens de se proposer ? ». Bien sûr, cela nous renvoie à notre expérience d'hommes responsables historiquement d'une telle proposition. Avouons cependant que l'aridité silencieuse de certaines situations nous rend sensibles à cette interrogation aussi vieille que les Psaumes.



# Une proposition portée par quels collectifs de chrétiens ?

Au fil des ans, une prise de conscience s'est façonnée : proposition de la foi et collectifs de croyants ne cessent de s'appeler mutuellement, de se renvoyer l'un à l'autre. Des convictions sont nées qui maintenant nous tirent en avant.

## Des convictions

Conviction qu'il n'y a de foi proposable que par DES croyants. Nous disons parfois : « c'est Dieu qui appelle ». Il s'agit là d'une relecture. En réalité — les évangiles, les actes des Apôtres en sont l'illustration fondatrice — il n'y a de proposition que portée par DES chrétiens. Nous comprenons mieux aujourd'hui la nécessité de petits collectifs pour « roder » la foi. Une de nos responsabilités n'est-elle pas d'aider au surgissement de ce que certains appellent « des lieux du quotidien » où la foi pourrait se balbutier, à l'étape où en sont les gens. Au minimum, ne pas passer à côté de cette possibilité.

Conviction aussi qu'il faut, à partir de cette « germination » dont nous avons parlé, élaborer un nouveau langage dans lequel des gens pourraient se reconnaître.

## Des interrogations

Mais tout de suite ces convictions posent des interrogations parallèles :

— Quels rapports entre ces petits collectifs et le Collectif qu'est l'Eglise ? L'un d'entre nous s'explique :

« Quand je parle de "collectifs" de croyants, je ne parle pas des témoignages individuels, ni de la somme de ces expériences : il s'agit précisément d'un collectif. C'est alors soulever toute la question de l'Eglise et du lien de ces collectifs avec l'Eglise. Théologiquement, ce lien ne fait pas question. Mais en pratique ?... ».

— Quels rapports entre ces collectifs et les collectifs syndicaux ou politiques ?

Rassembler des gens d'une même organisation peut vite apparaître comme l'instauration d'une « tendance » dans l'organisation, et sera lu comme tel.

Rassembler des gens d'organisations différentes restera suspect d'être un « amalgame à couverture religieuse ». Un camarade prochainement ordonné vient buter sur cette difficulté :

« Il y a dans notre boîte entre C.G.T. et C.F.D.T. des analyses fondamentalement différentes sur l'action à mener avec un lourd contentieux passé. Vu les circonstances, on ne peut se rencontrer. Pour les copains, si on se voyait, ce serait vu comme un essai d'amalgame. La question se pose d'autant plus qu'il s'agit de responsables syndicaux qui sont tous croyants. Pour des militants de la base, ce serait différent ».

Cela nous amène à regarder et à gérer une autre difficulté tout à fait fondamentale : « chaque collectif de croyants ne pose-t-il pas un préalable idéologique à l'accès à Jésus Christ ? ».

## **Des préalables nécessaires ?**

Au fond, chaque regroupement de chrétiens ne secrète-t-il pas un ENSEMBLE de PRÉALABLES AUXQUELS IL FAUDRAIT SOUSCRIRE POUR ACCÉDER A JESUS CHRIST ? Est-ce que, dans la réalité, ça ne fonctionne pas ainsi : à savoir que chaque collectif demande et produit, de manière plus ou moins explicite et consciente, un consensus sur un certain nombre de perspectives idéologiques (syndicales, politiques...) comme condition d'accès à Jésus Christ.

Question nullement théorique, qui nous renvoie au « pourquoi » et au « comment » des rencontres entre chrétiens.

● *Les uns*, sensibles au caractère indissociable de la foi et de l'engagement, souhaitent des collectifs chrétiens encore plus homogènes.

N'est-ce pas le même « bonhomme » qui essaye de vivre en chrétien ET qui vit de convictions syndicales et politiques profondes qui orientent sa vie ?

Aussi privilégient-ils une ultra-spécialisation au moins comme premier temps.

« Ne faut-il pas que les gens, là où ils ont leurs pieds, réfléchissent par affinité (C.G.T. - C.F.D.T. - P.S. - P.C. - P.C.R., etc.), tout en disant qu'il est nécessaire de s'articuler et de se confronter sous peine de sclérose ».

● *D'autres*, instruits par l'expérience passée de tous les « pré-alables indus », souhaitent des collectifs plus diversifiés.

Que de fois, dans l'histoire de l'Eglise, a-t-il fallu adhérer à des idéologies et des pratiques indûment liées à la foi en Jésus Christ ! A chaque fois, cela a été une faillite.

Aussi sont-ils plus sensibles à une autre exigence de la foi comme en témoigne ce dialogue entre deux prêtres-ouvriers :

- « Pourquoi faudrait-il que je sorte de mon organisation pour pouvoir proposer la Foi ? ».
- « Effectivement, si tu cherches ce que peut être la foi pour toi ailleurs du lieu où tu es, ça ne va pas. Il est clair que nous avons à la vivre LA et pas ailleurs. Mais pour la vivre là, vraisemblablement par ce qu'est la foi, par sa nature (elle nous renvoie toujours un peu au delà finalement), tu as besoin d'autres approches. Un collectif uniforme ? (Silence)... On n'a pas barre sur la foi, on n'a pas barre sur Jésus Christ. La foi ne peut être ce béton coulé dans nos choix idéologiques et pratiques ».

## **Le signe d'un amour impossible**

Nous voilà donc invités à assouplir certaines rigidités des cohérences que nous établissons entre la foi et nos pratiques ; à donner du jeu et du côté de nos représentations religieuses et du côté de nos analyses et options politiques. Mais donner du jeu vient vite buter sur des limites insurmontables, car il ne peut pas s'agir de donner du « flou ». Il serait illusoire de croire qu'un terrain d'entente pourrait s'établir sur la seule base de concessions mutuelles. Le « regroupement » va bien au delà :

« Il y a finalement une manière d'écouter le copain — sans le rayer au nom d'une étiquette — qui engage ta

façon d'être croyant. Je dis qu'on fait là un exercice de la foi terrible. C'est infiniment plus raide que de se contenter d'ouvrir une page d'évangile pour la commenter chaudement ».

« Ma manière concrète de vivre la foi comme proposition d'amour passe à travers la pratique d'un collectif de croyants. Quand je regarde les divergences que nous vivons au niveau de nos analyses et de nos pratiques et quand je constate la possibilité de communication qui reste entre nous, je me dis que s'exprime et se vit là un amour impossible. Impossible tellement on ne voit pas comment nos divergences peuvent être surmontées pour l'instant. Et cependant nous restons ensemble, nous cherchons ensemble et nous vivons ensemble de cet amour qui nous semble bien impossible. C'est quelque chose qu'on ne vit pas dans nos cellules... ».

Ces remarques qui viennent de l'expérience soulignent que la vraie difficulté est moins d'ordre théorique que concrète.

« Comment faire apparaître dans la pratique des groupes chrétiens que la foi n'est pas totalement identique à nos choix politiques ? ». Cette difficulté n'est pas propre aux prêtres ouvriers. L'A.C.O. par exemple la connaît depuis ses premiers jours.

On touche ici une question fondamentale « si, du moins, la nature de la foi est aussi autre chose qu'un projet humain de libération à mettre en œuvre et à réussir avec les moyens qu'on se donne ».

## **Le sens historique des commencements**

Des signes fragiles, discrets, surgissent sur le terrain de-ci de-là. Ils nous provoquent à ne pas esquiver les demandes des copains et chaque fois nous renvoient à l'existence ou à la création de collectifs chrétiens, même petits, même embryonnaires, même bancals.

Dans d'autres coins, c'est la nuit :  
— soit que rien n'apparaisse : attention cependant à nos « filtres » mentaux, idéologiques... qui nous feraient passer à côté de certaines demandes ;

— soit qu'effectivement, même si nous sommes personnellement reconnus, ce que nous vivons n'apparaît désirable pour personne.

Prêtres, engagés à chercher un chemin possible de la foi pour les travailleurs, nous voilà sur un long chemin où nous ne sommes, ni les seuls ni les premiers. Notre responsabilité est à inscrire dans la durée et dans l'histoire. Il est vrai parfois qu'après 10 - 20 - 30 ans, nous nous demandons ce qu'ecclésiatement parlant nous faisons là. Il serait si tentant de faire une croix sur cette responsabilité ecclésiale ; de se réduire au seul rôle de militant syndical et politique avec une foi privée ; ou, au contraire, de gonfler artificiellement quelques-unes de ces « pousses fragiles » dans le but inavoué de se rassurer sur l'utilité de nos vies et l'avancée du Royaume.

Mieux vaut sans doute regarder lucidement, sans faux-fuyant, les réalités devant lesquelles nous nous trouvons :

- Il n'y a pas si longtemps, finalement, que des chrétiens essayent de vivre de la foi au Christ de l'intérieur même de leur condition de travailleurs. L'effort de la J.O.C., dont on vient de fêter le cinquantenaire, celui des prêtres-ouvriers, de l'A.C.O. ne se chiffre encore que par quelques dizaines d'années !
- Fort peu nombreux sont ceux qui tentent l'aventure chrétienne sur l'horizon d'analyses et de pratiques marxistes.
- Par rapport à une proposition de Jésus Christ, nous-mêmes sommes porteurs de tout un passé qui nous marque, qu'on le veuille ou non. Les mutations profondes demandent du temps.
- L'Eglise de France a actuellement plus tendance à recentrer ses préoccupations autour du renouveau des communautés chrétiennes qu'à prêter attention à ce qui se joue aux frontières de la foi (17).
- Le modèle capitaliste de notre société produit une terrible réduction de cette amplitude humaine aux mille visages dont nous avons parlé. Il distille en même temps un athéisme silencieux, non théorique, mais terriblement efficace, dont nous n'avons peut-être pas encore pris la vraie mesure.

Prendre acte de tous ces obstacles souligne :

- La nécessité de commencer petit en acceptant l'imperfection. « Faire l'Eglise là » ne sera pas, dans un premier temps, quelque chose de bien organisé, qui ait pignon sur rue. « Ce sera peu de chose, pas bien visible ».
- La nécessité de la patience : N'y a-t-il pas, en effet, une impatience à vouloir aller trop vite qui fait de nous de mauvais croyants ?

Patience active du semeur qui confie le grain à la terre et sait attendre. « Patience qui engendre l'Espérance » suivante l'étonnante et paradoxale parole de Paul (Rom. 5, 4).

## Faire l'Eglise, là

**Sans cesse,  
deux dangers  
conjoints**

*« Au niveau de l'Eglise, il y a des choses qu'on a du mal à comprendre. Certains cherchent à faire une église Bassa, d'autres une église Evondo, ou encore une église Bamiléké. Mais est-ce cela faire une église africaine ? Des gens qui ne cherchent à faire quelque chose qu'entre gens qui se ressemblent, avec chacun son Jésus Christ. Pour moi, c'est une tribalisation de la foi chrétienne » (18).*

Cette interpellation d'un Camerounais met le doigt sur deux dangers conjoints qui nous guettent sans cesse, nous prêtres ouvriers, tout comme les autres :

- Un certain confort de l'homogène : certes comme responsables d'une foi possible pour les travailleurs nous avons à chercher au cœur d'une même histoire. Mais, ce faisant, nous courons toujours le risque de fabriquer en vase clos un certain nombre de « certitudes », tant humaines qu'ecclésiastiques, qui demanderaient à dialoguer avec d'autres pratiques et au besoin à être critiquées par elles.

Ceux parmi nous qui travaillent quotidiennement au coude à coude avec les immigrés savent bien à quelles remises en cause ils sont provoqués. Comment cette rencontre d'hom-

mes d'autres cultures, pourtant ouvriers comme eux, « déconstruit » certains modèles trop « certainement » ou trop vite établis ; combien elle les oblige à regarder avec d'autres yeux et à écouter avec d'autres oreilles.

● Un danger de tribalisation des expériences chrétiennes. En 1977, lors de notre précédente session, nous l'avions une fois de plus identifiée :

« A travers la diversité de nos approches, se pressent, vécu par les uns et les autres, un Jésus Christ aux visages multiples. C'est une richesse incontestable. Mais est-il possible de la partager ? Selon une expression imagée, notre Eglise n'est-elle pas une " juxtaposition de pots de fleurs " ? ou — selon le mot d'un communiste — " une auberge espagnole " où chacun apporte son manger, c'est-à-dire se bâtit l'image de " son " Christ ? » (19).

Comment faire l'Eglise autrement que par une juxtaposition d'églises particulières, autrement qu'entre gens qui se ressemblent avec chacun sont Jésus Christ ?

## **La communion ecclésiale est à ce prix**

Au terme de ces deux ans de rudes interpellations, les prêtres-ouvriers de l'Atelier peuvent témoigner des avancées et approfondissements auxquels ils ont été conduits.

Bien sûr, ne dissimulons pas le côté onéreux de l'entreprise. Elle demande ténacité, requiert une volonté et une soif de tenir dialogue avec d'autres hommes, d'autres chrétiens situés dans des horizons différents.

### **Trois convictions**

Chemin faisant, trois convictions se sont mutuellement renforcées :

● Conviction que là, dans la particularité de nos différentes situations, une parole historique de Jésus Christ peut prendre corps. Nous sommes bien là au service de l'Evangile, au service de la possibilité d'une telle parole avec son originalité imprévisible. Quant à en connaître les formes et le moment !... Nous n'en savons rien, sauf que cette tâche doit

être historiquement tenue dans la durée par l'Eglise. Nous-mêmes parmi d'autres, n'étant qu'un minuscule maillon comme les fils de la chaîne en attente de la trame à venir.

● Conviction en même temps que nos compréhensions humaines et nos approches du Christ sont toujours insuffisantes, tout à la fois fragmentaires et relatives. Nul ne possède Jésus Christ. Et pourtant nous faisons si souvent comme si nous le possédions et comme si nous avions fait le tour de cette amplitude humaine et en détenions toutes les clefs de compréhension.

Convoqués à inscrire une parole d'espérance au cœur même des conflits et des luttes — il ne s'agit pas d'être à côté — nous voilà dans le même temps invités à ne pas boucler sur nous-mêmes :

- parce qu'un Autre est déjà à l'œuvre et nous précède,
- parce que ce que nous saisissons et mettons en œuvre de Jésus Christ demande à être connecté avec d'autres efforts historiques et vérifié par eux.

● Conviction enfin qu'il nous faut tenir ensemble des expériences ecclésiales diverses, les faire communiquer, s'interpeller. Il n'y a d'Eglise qu'à ce prix. La communion ecclésiale risque bien de n'être qu'un mot, un rêve ou un beau thème théologique, si on n'en arrive pas là. Notre responsabilité apostolique est engagée, si du moins nous voulons sortir des « tribalisations » diverses qui nous cloisonnent et construire un espace de respiration ecclésiale qui non seulement ne gomme pas les différences, mais s'édifie à partir d'elles.

## **Un souffle humain et une joie ecclésiale**

Caractère onéreux, mais aussi une joie et une espérance renouvelées.

● Joie d'accueillir un peu mieux ces innombrables visages de notre humanité. Ces peuples qui, au milieu de tant de contradictions, se fabriquent, cherchent leur voie, nous livrent quelque chose de l'homme qu'il faut savoir entendre. Avoir soif et respect de ces diversités renouvelle le sens d'une



fraternité humaine ; donne au fait d'être situé à un moment de notre histoire, sur un morceau de notre planète, une densité et une originalité irréductible ; appelle surtout à vérifier si, dans le concret de nos luttes, nous construisons notre présent et notre avenir en lien ou non avec les plus pauvres et les plus opprimés de notre terre.

Nous avons souvent affirmé la nécessité d'être là dans la classe ouvrière, « là et pas ailleurs » (20) ; nous saisissons plus profondément combien elle doit s'articuler avec un LA-BAS et un AUTREMENT.

● Joie de partager avec d'autres une commune responsabilité aux frontières, non de l'Eglise (21) mais de la foi. Espérer, prier, faire exister un chemin possible pour la foi sans se dissimuler les difficultés et parfois l'utopie de l'entreprise, tout en restant lucides sur nos fragilités, nos limites.

Comment dire tout ce qu'un tel jeu, autant humain qu'ecclésial — cet essai d'une pratique collective de la responsabilité de l'Evangile — apporte comme renouvellement et comme libération d'énergies nouvelles. Cela vaut la peine de tenir ensemble Jésus Christ pour risquer une parole aux dimensions du monde. Ceux qui ont vécu les journées de juillet 78 savent ce qu'une telle expérience d'Eglise produit. Pour notre part ce n'est sans doute pas un hasard si, en octobre, au lendemain de ces journées de confrontation, l'Atelier a maintenant pris comme axe de réflexion : « Faire l'Eglise, là ».

---

## Notes

(12) L.A.C. N° 60, page 40 — La communication faite à l'assemblée des évêques à Lourdes (Nov. 1976) « Des prêtres ouvriers se confrontent avec des prêtres au travail du Maghreb et d'Afrique noire », développe de manière concrète ces interrogations (L.A.C., pages 15-26).

Voir aussi le C.R. de la confrontation d'août 1977 (L.A.C. N° 68), ce qui est rapporté des « clôtures culturelles des religions ». — « Dans le discours théologique des religions, la relation à Dieu est affirmée universelle : mais les hommes qui l'affirment... rendent — souvent de manière inconsciente — la religion prisonnière d'une culture particulière. La relation à Dieu subit un enfermement culturel (pp. 49-51).

(13) Ceux du Bâtiment et des Travaux Publics viennent d'écrire quelques pages sur leur expérience humaine et spirituelle et sur la

manière dont ils essayent de vivre leur responsabilité ecclésiale. L.A.C., N° 3 : « Dans le bâtiment et les travaux publics » (B.T.P.), pages 49-56.

(14) L'expression « produire la foi » veut souligner que l'initiative de Dieu ne fait pas nombre et n'est pas extérieure à l'agir historique et concret des croyants : Dieu vient dans le mouvement même où l'homme va. Dans cette mesure même, cette prévenance est dépendante de la production humaine qui lui donne corps.

(15) Lucien BONNAFE — « Idées forces » dans l'Humanité du 3-2-79 — « Trop commode de réduire à des images trop commodément horribles l'immense problème des perversions autoritaires des rapports entre les hommes ». Poursuivant l'interrogation sur ce thème, il ajoute : — « Nous n'avons pas encore assez progressé, pas encore assez découvert comment l'histoire, en dernière instance déterminante, opère à travers les aventures de l'odyssée de la conscience ». Cette perversion entretient et s'entretient d'une conception dogmatique qui met « à la place de toute réalité humaine le "Savoir absolu" ».

— V. COSMAO — « Avenir du Christianisme » dans Foi et Développement N° 63. Janv. 1979 — « S'il est une constante ou une loi qui se dégage de l'observation des dynamiques sociales c'est que laissées à leur propre jeu, elles vont vers l'inégalité comme les fleuves vont à la mer... Sans doute les exploités, les opprimés, les dominés, finissent-ils, sous peine d'être écrasés ou de s'exténuier dans la misère ou l'impuissance, par se révolter ou s'organiser pour conquérir leur part de ressources et de pouvoir. Mais plus radicalement que cette « lutte de classes » qui peut devenir la condition de la conquête par les pauvres de leur humanité, ce qu'il faut mettre en évidence c'est l'inertie, qui détermine les sociétés à se structurer dans l'inégalité : les rapports de domination — dépendance étant comme tous les rapports, réciproques... ».

(16) De récentes rencontres régionales P.O. font allusion à ce côté exposé d'une situation et d'une parole qui lui est liée :

- Risque du côté ecclésial : « La situation de mission aux frontières est une situation risquée qui ne peut être jamais totalement normalisée... Accepter d'être P.O., n'est-ce pas accepter cette tension non seulement comme un fait inévitable, mais bien plus comme une responsabilité ecclésiale qu'il nous faut gérer collectivement » (Aquitaine — oct, 78).

- Risque lié à l'énoncé de Dieu comme présence et source au cœur de la vie et de l'action ouvrière : « Notre acte de foi est bien au bout de la vie ouvrière en ce sens qu'il s'appuie sur « les exigences de relations fraternelles » des travailleurs, sur la profondeur de « surgissement » de cette fraternité, sur « les apports et les valeurs » de l'action révolutionnaire. Mais en même temps il est un acte, une décision, une prise de distance par rapport à toute tentative de les réduire aux seuls « processus historiques ». Considérer la réalité ouvrière comme lieu de Salut (comme expression de l'Amour de Dieu,

de sa « transcendance en devenir ») c'est poser un acte de foi, c'est mener une lutte : celle de la foi » (Rhônes-Alpes, Nov. 1978).

(17) En ce qui concerne le ministère, deux éléments semblent aujourd'hui se renforcer mutuellement :

- Le manque de prêtres de plus en plus aigu va obliger concrètement, pour le présent et pour l'avenir, à des choix cruciaux. Que deviendra le ministère des P.O. ? Fera-t-il partie des choix fondamentaux de l'Eglise, ou sera-t-il plus ou moins abandonné comme un « luxe ecclésial » qu'un temps de crise ne permet plus de maintenir ?

- La théologie actuellement en cours n'envisage le ministère qu'au service de communautés existantes. Ch. DUQUOC, par exemple, veut montrer l'hésitation de l'Eglise entre un ministère repéré à partir de pouvoirs sacramentels et d'un état de vie — et cet autre, lié à l'acte et la capacité de présider la communauté. LES ETUDES, janvier 1979 : « Théologie de l'Eglise et crise du ministère », pages 101-113.

Mais il semble que l'on reste toujours dans le cadre de ministères ordonnés à des chrétiens déjà là, confessant ecclésialement Jésus Christ. En tous cas, rien n'est dit des ministères « aux frontières de la foi ». Est-ce à dire qu'ils n'ont pas de place, ni de signification fondamentale dans l'Eglise ? — Cf. L.A.C., N° 71 — J.-M. PLOUX : « Le fil et la trame », (pages 59-63).

(18) Session d'Afrique Noire — Douala, Mai 1978.

(19) C.R. de la « confrontation Equipes de France — Equipes Tiers-Monde » d'août 1977 — L.A.C., N° 68, page 68. Cette interrogation, au cœur de la démarche des journées de juillet (78) a fait l'objet d'un chantier particulier (N° 8) : « Pour une parole aux dimensions du monde, une communion d'Eglise : quels chemins possibles ? ». Il en sera rendu compte ultérieurement.

Sans doute faudrait-il réouvrir cet autre chantier connexe, entamé il y a plusieurs années sans être réellement poursuivi : « Lutte des classes et catholicité ». Le contexte actuel, tant humain qu'ecclésial, en souligne l'urgence.

(20) Par exemple : « Prêtres ouvriers 1971-1976 » — L.A.C., N° 57. « Ne pas chercher d'autres lieux pour la foi » — « Le terrain de notre ministère » (pages 11-15).

(21) L'expression « aux frontières de la foi », ou celle presque équivalente de « la foi sur ses frontières » veut particulièrement désigner des situations où la foi doit se risquer à nouveaux frais hors des pratiques et des langages habituels de l'Eglise. Une foi à « inventer » au cœur de mécanismes de domination et de mutilations — de processus de libération — de la différence des cultures et des religions — de questionnements qui la contestent... On est parfois tenté de dire de telles situations qu'elles sont « aux frontières de l'Eglise ». En réalité ne sont-elles pas au centre du dynamisme ecclésial puisqu'elles entraînent l'Eglise à sortir d'elle-même pour aborder des rives délaissées ou nouvelles ?

# **Vivre et croire**

**dans le Tertiaire**

*Atelier Tertiaire Urbain*

---

Voilà cinq années que se retrouvent prêtres, laïcs, religieux, religieuses travaillant dans le Tertiaire Urbain : informatique, formation-éducation, services administratifs, commerciaux, etc. Cinq années passées à tenter de comprendre ce qui se joue de l'homme et de la foi dans ces univers marqués par un certain empire du travail sur la vie, par une manière d'appréhender le monde, d'être sensibilisé aux modes, aux styles standard de consommation, à l'évasion, etc., par une manière de penser scientifique ou pseudo-scientifique... Ou une manière de ne pas penser, de rester en dehors... Ces pages voudraient retracer quelques points-clés qui ont émergé au cœur des échanges.

## ● Le tertiaire : des univers très divers

Très tôt le secteur tertiaire nous est apparu avec une grande diversité : entre l'employé de bureau qui gagne juste le SMIC et le cadre commercial d'une grande surface de distribution qui gagne quatre fois plus, entre l'ingénieur système en informatique qui pourra passer des nuits et des week-ends « par plaisir » à son travail, à la perfo. vérif. qui tape des chiffres et des lettres à longueur de journée sur un clavier de saisie, la distance est grande.

Y a-t-il lieu de chercher quelque chose de commun à tous ces travailleurs du tertiaire ? On ne trouvera pas de ressemblance immédiate, de mentalité, de culture ou d'idéologie commune. Alors pourquoi *Le tertiaire* ?

Il nous semble qu'il est un fait de société récent lié à une réalité du capitalisme international vu de la lorgnette occidentale : dans les sociétés occidentales, avec le tertiaire, on est passé d'un service de la production à la production de service. Le tertiaire devient un secteur de la production qui crée ses propres besoins en matière de production. Il y a une inflation du tertiaire. C'est un service qui finit par s'imposer même s'il n'est plus un service.

Certains secteurs du tertiaire comme la santé, l'éducation, les services créatifs culturels et sportifs, la sécu-

rité et l'action sociale, les transports publics, les services de l'emploi, qui jusque là, fonctionnaient sous le signe du service public, sont désormais soumis aux normes de « l'efficacité budgétaire ». De plus en plus, dans ces secteurs se mettent en place des services de rationalisation des choix budgétaires : on y définit des programmes en termes de coût-efficacité, dont on suit l'application d'une manière rigoureuse, quitte au vu des résultats à modifier, parfois d'une manière très importante, les missions de tel organisme, l'organisation du travail et le contenu des tâches. Ce n'est pas sans influencer évidemment sur le statut des personnes en matière d'emploi et de déroulement de carrière. De plus en plus, on parle, ici et là, de démentellement du service public.

Il nous semble aussi qu'il est lié au développement des techniques très puissantes comme l'informatique. Depuis une dizaine d'années nous constatons une restructuration complète des professions du tertiaire liée au développement de l'électronique, à l'implantation de l'informatique (nouveaux centraux téléphoniques, information par télex, etc.). Le travail a été divisé, parcellisé, rendu répétitif par motif de rentabilité. Il y a aujourd'hui combien de « manœuvres du stylo », d'esclaves des terminaux d'ordinateur, en fait des serviteurs de la machine ! Des professions où il n'est plus possi-

ble d'avoir goût à son travail, d'y trouver quelque peu d'épanouissement. Combien de jeunes ont été ou se sont orientés comme employés de bureau pour sortir du monde ouvrier dont ils sont issus ? Ils ont très vite découvert que le travail est une impasse. Leur seule stratégie : réduire au maximum le travail, changer le plus possible de poste de travail.

« Il y a l'inconsistance de ce que l'on produit, on se découvre inutiles. Il y a un doute et une désespérance, une non confiance qui marque ce milieu ». Une formidable désillusion, qui n'ose encore s'avouer, mais, qui paradoxalement est grosse d'avenir.

La division du travail conduit de plus en plus à séparer : d'un côté ceux qui pensent, de l'autre ceux qui exécutent. Mais les cadres et les techniciens se découvrent eux-mêmes comme des pions dans l'échiquier du système, simplement ils sont des pions qui doivent manipuler d'autres pions. Ils sont plus motivés et s'identifient davantage à leur travail, mais ils se découvrent aussi exploités peut-être par des moyens encore plus subtils.

Dans la formation permanente, par exemple, dont bénéficient surtout les cadres et techniciens, à l'homme cultivé, classique de l'école, les formateurs opposent volontiers l'homme de dialogue, des relations humaines, de la participation. On insistera sur la dimen-

sion psychologique; l'essentiel n'est pas dans le contenu de la formation, mais dans le changement d'attitude qu'elle doit opérer. Cela rejoint également l'esprit de « La Charte de la vie en Bureau ». On cherche à ce que les gens « livrent » leur vie privée, ce qui donne un grand pouvoir sur eux.

Egalement dans le commerce (la distribution de masse dans les hypermarchés) la délégation des pouvoirs et les responsabilités confiées sont une subtile manière d'asservir.

Bien des travailleurs du tertiaire veulent se distinguer du milieu ouvrier dont ils sont sortis : par le langage, le comportement (la façon de s'habiller, les relations, les loisirs : même si, là encore, le fric crée bien des ségrégations), par la liberté affichée à l'égard des traditions, des questions de la sexualité... C'est un monde marqué par la course à la promotion, au fric, très sujet à l'individualisme. Ce qui fait l'essentiel de la vie ne s'exprime pas dans le travail. C'est la recherche et la réalisation d'un « chez soi » (couple, petite maison...) où il y a possibilité de se réaliser, de projeter l'avenir. Il y a tout un monde caractérisé par ce que nous appellerons « la modernité », imprégné de la mentalité technique jusque dans les loisirs (ski, voile, son...) peu porté à l'action collective, parce que, en définitive, conduit à l'isolement et à la solitude.

## ● Secoués par des mutations :

Les sociologues constatent un tournant dans les représentations, dans les mentalités de l'époque moderne. Jusqu'en 1965, dans la mentalité populaire on se posait peu de questions sur l'avenir. A partir de 1970, les questions fleurissent. Au B.I.T. à Genève, on pensait en 1955 qu'on arriverait en 1965 à la semaine de trente heures grâce à l'ordinateur. On découvre aujourd'hui que cette formidable poussée technique s'était entourée d'un mythe : le mythe du progrès.

Aujourd'hui on connaît les contre-coups de cette période de « croissance » : pas de création d'emplois, chômage et déqualification qui sont liés à une utilisation sans mesure des moyens techniques et à une nouvelle division internationale du travail. Le contexte économique crée une angoisse, un sentiment de peur, utilisés bien souvent comme moyen de pression. Ce contexte économique n'est pas une fatalité. C'est le vouloir délibéré d'un capitalisme international qui se restructure en vue d'une meilleure rentabilité à son unique profit. Ce brusque renversement que nous constatons d'une foi démesurée dans le progrès à une grande méfiance à l'égard des moyens techniques nourrit bien des représentations nouvelles, des « mythes » que connaissent les travailleurs du tertiaire.

Un des symboles les plus caractéristiques de l'effondrement de ce « my-

the du progrès » nous paraît être le « Complexe de la Défense ». Voulu comme le grand centre opérationnel, avec ses milliers de bureaux, ses tours s'élançant à la conquête du ciel, ses parois de verre et son air conditionné, il n'a apporté, en fait, aux employés qui y travaillent, qu'un taux très élevé d'affections rhyno-pharyngées, de dépressions et de démissions.

Les bureaux sont un creuset où sont brassés bien des milieux sociaux : travailleurs d'origine bourgeoise, d'origine rurale ou d'origine ouvrière. C'est un monde neuf qui n'a pas d'histoire, un monde éclaté, divisé, mais aussi un monde de rencontre, de confrontation de cultures et de mentalités différentes. Malgré la désespérance et l'individualisme, un tel creuset aux telles richesses en fait un monde aux nombreux possibles.

Des études récentes ont mis en valeur la remise en cause assez radicale par les jeunes des attitudes face au travail. Pour bon nombre d'entre eux, le travail est « désacralisé », il est plutôt vécu sous un mode « alimentaire ». Ils ne s'investissent pas dans le travail, il s'agit simplement pour eux d'obtenir par le travail ce qui est nécessaire pour vivre. Pour une part ces nouvelles attitudes s'expliquent par la dichotomie entre l'investissement dans des études plus ou moins longues et l'expérience que l'acquisition de tel niveau de formation ne se traduit pas

par un emploi correspondant à l'effort fourni et au savoir acquis (quand elle ne débouche pas tout simplement sur le chômage). De ce fait beaucoup de jeunes doivent se contenter d'un tra-

## ● Lieux de rapports de force :

On peut caractériser deux systèmes différents dans les entreprises du tertiaire :

— Un système administratif, hiérarchique qui infantilise les gens, crée des rapports de force : petits chefs-employés..., annihile toute initiative personnelle. Face à un tel système, le moyen de résistance utilisé individuellement ou collectivement est la force d'inertie (dont l'une des formes est l'absentéisme). C'est une force très éprouvée avec laquelle les cadres savent qu'ils doivent compter. Mais c'est une arme à double tranchant : on en sent aussi le poids lorsqu'il s'agit de démarrer une action entre employés.

— Un système libéral, là où il n'y a plus de rapports de force petits chefs-employés, mais il y a tout autant course à la promotion et course au fric. C'est un système basé sur la concurrence. On doit faire sa place en marchant sur le voisin, en l'éliminant.

Dans un cas comme dans l'autre, l'information tient désormais une place importante, devient un enjeu considérable. Disposer de l'information c'est disposer du pouvoir et réciproque-

vail répétitif, peu rémunéré et pas intéressant. Les nouveaux O.S. des banques ou des P. & T. qui se sont fortement manifestés dans des conflits récents sont un reflet de cette situation.

ment : organiser le pouvoir à cet égard c'est distribuer l'information selon un code précis, d'une manière sélective. D'où le sentiment de frustration des employés et aussi de certains techniciens et cadres, tenus à l'écart des circuits d'information, des lieux où se prennent les décisions, mais dont on exige par ailleurs qu'ils soient les bons exécutants de tâches pour lesquelles on n'a guère sollicité leur avis.

Ceux qui s'engagent dans la remise en cause du système sont soit mis à l'écart, soit démunis du travail intéressant. Le syndicalisme est faible chez les cadres comme chez les petits employés. Ce sont des revendications sectorielles qui mobilisent les gens et très peu des prises de conscience qui les mettent en solidarité avec d'autres.

Si le syndicalisme attire la méfiance car il est taxé d'être une idéologie globalisante qui ne colle pas au réel, il est un contre pouvoir effectif et il ouvre à la solidarité. A l'intérieur du syndicalisme aussi nous est posée la question du pouvoir : dans les débats difficiles à l'intérieur de nos organisations, peut-on dire de quel côté est



la vérité ? L'action militante engage dans le relatif. Il n'y a pas d'absolutisation possible même si nous sommes fermes dans nos choix. Du fait de l'information qu'il met à notre disposition, du fait de la compétence qu'il nous permet d'acquérir, du fait du collectif qu'il représente, le syndicat est un contre pouvoir. La tentation est grande, au nom de l'efficacité, d'abuser du droit qu'il donne sur les personnes. Accepter les lenteurs, respecter les gens dans le travail syndical est une entreprise difficile, même si quelques fois on se sent obligé de forcer les gens.

Au niveau professionnel, comme au niveau syndical (bien que cela se pose de manière très différente), deux atti-

tudes apparaissent dans l'Atelier. (Elles sont vécues par choix personnel et suivant les situations, sans s'exclure et en étant toutes deux à remettre en cause au fil des années et des événements) :

— celle qui honore l'engagement humain, la nécessité d'être compétent dans les secteurs dans lesquels on travaille ; qui vise l'efficacité au service d'un plus grand nombre ;

— celle qui consiste à rester à la base. Attitude paradoxale de solidarité et de solitude. Attitude prophétique. C'est une attitude de solitude ; celui qui refuse le pouvoir n'est pas compris, mais c'est une attitude qui ouvre à une solidarité plus large.

## ● Mutations d'Eglise et mutations de Foi :

Il faut situer ce que nous allons dire par rapport au « tertiaire », dans le contexte plus général qui est la situation de l'Eglise en Europe et principalement en France.

Nous vivons dans un monde sécularisé même si certains événements comme la mort et l'élection des derniers papes prennent une place considérable dans les médias.

Depuis une quinzaine d'années on a assisté en France à une baisse assez spectaculaire de la pratique religieuse, des entrées dans les séminaires, du

niveau de participation aux actes religieux comme le baptême et le mariage à l'occasion des grandes étapes de la vie. Des jeunes, des adultes très engagés pourtant dans des mouvements chrétiens, les ont désertés, le plus souvent à la manière du « Troisième Homme », selon un processus fort bien décrit par Roustang dans un article de Christus.

L'Eglise, en tant qu'institution, n'a pas échappé à une radicale remise en cause, à l'instar d'autres institutions comme l'école, l'armée, l'appareil judiciaire, la police, etc... L'expression

« christianisme éclaté » de M. de Certeau rend bien compte de la situation que nous vivons.

Parallèlement à l'éclatement des Eglises, on assiste à un bouillonnement extraordinaire des idées, et des attitudes devant la vie, la mort, l'organisation de la vie sociale, économique et politique. Mais au delà des remises en cause de toutes sortes, il y a une indéniable quête du sens, une recherche de valeurs, de raisons de vivre.

La plupart des hommes et des femmes avec qui nous vivons sont sortis de l'Eglise le jour de leur communion solennelle. Ils connaissent de l'Eglise d'aujourd'hui ce qu'en disent les mass media, quelques actes religieux dans leur famille (baptêmes, mariages...). Voilà un monde qui est sorti de la chrétienté, qui a tourné la page. Cette mutation se traduit par un écroulement des « valeurs » traditionnelles. La foi était identifiée à un humanisme chrétien qui en était devenu la norme.

Les pratiques dans le domaine de la formation atteignent radicalement l'idéologie relationnelle du christianisme. Il ne suffit pas de tout se dire, de se remettre en question, pour se découvrir frères. La foi attire l'attention sur un inaliénable à l'intérieur des individus (et cela correspond à une des sensibilités « individualiste » de certains tertiaires).

La religion occupait bien des lieux d'où elle a été délogée : foi refuge, fidéisme, foi portée par un dogme ou

une morale. La foi perd le monopole de l'interprétation. Cette mutation se traduit aussi par un écroulement des institutions qui sont touchées en plein cœur. On découvre que l'Eglise a déformé, voire trahi l'Evangile. On avait appris à gérer Dieu, maintenant Dieu est une question. La mentalité moderne se trouve démunie devant les paradoxes de l'Evangile. La foi est une union de contraires pour laquelle on n'est pas à l'aise. Comment confesser en même temps que Jésus-Christ c'est les autres et Jésus-Christ c'est quelqu'un ? Comment croire que l'Eglise c'est à la fois le rassemblement de ceux qui confessent Jésus-Christ et qu'elle interpelle tous les hommes de bonne volonté ? Quelle peut être l'attitude des chrétiens dans un monde qui n'a pas cette norme ? Comment rendons-nous compte de notre foi ?

A partir des points clés évoqués qui touchent de plein fouet toute une population dans son expérience humaine profonde, nous pouvons identifier en nous un double mouvement :

— le premier (qui n'est pas séparé dans le temps du second) a un caractère de négation, il s'agit de nous désapproprier les formes établies, le langage religieux tout fait. Nous parlons de désinstallation, de dé-possession.

Si les prêtres ouvriers disent que Jésus est le libérateur, ceux du Tiers-Monde qu'il est le chemin vers le Père et l'Atelier Santé qu'il est bonheur de l'homme, pour nous qui est-Il ? Il est cela pour certains et, pour d'autres,

il est celui qui nous dé-loge de nos habitudes et de nos sécurités, il est le destructeur des idoles, des images de Dieu que nous nous fabriquons, il nous met en route. Que sont devenus nos rêves d'impact, d'efficacité de la foi ? L'Eglise et la foi deviennent scandale de gratuité. La foi, l'expression de la foi devient une épreuve : c'est accepter le risque du relatif.

Nous découvrons aussi que prendre Jésus comme unique référence nous conduit à la longue à louter le coche de la foi. On se trouve « en défaut de Trinité ». Jésus nous ouvre au mystère de relation qui le fait vivre et mourir.

— le second nous fait accueillir la foi comme l'inconnu, comme « une visitation de l'inattendu ». Il s'agit

## ● Annoncer la Bonne Nouvelle :

Travailleurs du Tertiaire, nous sommes d'un monde éclaté, qui n'a pas d'histoire, à la recherche de ses racines. Notre foi est touchée en plein cœur par tous ceux dont nous partageons la vie. Elle est remplie des questions et des incertitudes qui habitent notre monde.

Nous accueillons la vie, la mort, la résurrection de Jésus comme un chemin de liberté. Elles nous disent l'ambition de Dieu sur l'Homme.

Nous désirons que l'Eglise et les

pour nous de vivre la foi non comme un bien, mais comme un commencement, un re-commencement, quelque chose d'initiateur. La foi nous fait autres. « Les chrétiens sont dans le monde une nouvelle race d'hommes ».

Cette recherche de Dieu vécue dans la foi nous rend solidaires d'autres chercheurs de Dieu. La foi se trouve liée à une visibilité. En même temps que nous disons notre foi, nous donnons la référence du ou des groupes avec lesquels nous partageons. Nous cherchons à vivre, à promouvoir des lieux de communion, à faire exister un nouveau tissu ecclésial. Mais comment vivre la référence à l'Eglise, à la fois telle qu'elle nous apparaît massivement et telle que nous la souhaitons et cherchons à la vivre, y compris quelquefois dans des petits groupes.

chrétiens rendent contagieuse cette liberté de Jésus dans l'Evangile. Mais bien souvent vivre cette liberté nous met à distance des institutions, des formes établies de la chrétienté. En vivant cette distance par rapport à l'institution, le ministère la rend intérieure, structurelle pour l'Eglise elle-même.

Pour nous, annoncer la Bonne Nouvelle, c'est découvrir que l'Eglise est sans cesse en manque d'humanité. Cette tension appelle l'Eglise, la Foi à se

laisser pénétrer de ceux qui lui « manquent ». Nous croyons que cette tension dans ce rapport à l'institution est significative de notre fidélité à l'Évangile. Mais nous demandons souvent si nous travaillons pour notre propre compte ou bien si nous sommes réellement au service de l'Évangile de Jésus-Christ.

Le critère objectif, en même temps que celui qui fait particulièrement difficulté pour nous, semble être celui du lien à la communauté des croyants, au

## Annexe

Les membres de l'Atelier ont échangé sur ce rapport présentant leur travail commun durant les cinq dernières années. L'un des participants a relevé quelques notes prises au cours d'une intervention de Marcel MAS-SARD qui participait à cet échange :

**“ Un monde neuf,  
qui n'a pas d'histoire ”**

(cf. Ph. Nemo : « la responsabilité des clercs » in *Le Monde*).

Par la multiplication de ses formes de fonctionnement, une Société devient en fait de plus en plus informe et finit par ressembler à une fourmilière : la mémoire et la richesse d'une culture sont oubliées, on devient un simple rouage.

presbytérium et au collège apostolique. Pour nous, fidélité à l'Évangile et communion d'Église sont les deux bouts de la chaîne.

Annoncer l'Évangile, n'est-ce pas d'abord tourner notre regard vers celui qui nous précède sur la route au milieu de nos frères ? N'est-ce pas simplement le nommer au cœur de nos manques et de nos incertitudes ? Ne devenons-nous pas les artisans d'une Église « confessante » qui va à la rencontre de l'Église de l'Esprit ?

Alors on se crée des soupapes de sûreté :

— soit sous la forme de mythes : le progrès, la croissance, la haute technicité (cf. revues professionnelles). Mais ceux-ci ne constituent qu'une logique de surface, il y manque les clés d'une vie humaine,

— soit sous la forme d'une contestation ou d'une évasion : le W.E., les vacances... l'élevage de chèvres... Mais ceci constitue souvent une fuite de la question de l'avenir. La difficulté du monde tertiaire à se situer politiquement et syndicalement est révélatrice d'un *enfermement dans le présent*. Cette tendance est accrue par l'obligation de la mobilité, accrue encore par la tendance du pouvoir à déraciner pour

mieux manipuler ; et la mobilité accroît la solitude.

Certains s'en sortent par une distanciation par rapport au présent.

### ***Parler de la foi au présent***

La question de Dieu c'est tout simplement au point de départ la question du sens. Or nous nous rendons compte que ce que nous vivons dans le travail ne suffit pas à rendre compte de cette question.

A quelles conditions cette question du sens peut-elle surgir à nouveau ?

— au plan personnel : nous sommes pris dans un réseau de significations, de signaux, de signes (cf. informatique : nous sommes « informatisés »). Mais ces signes ne permettent pas de poser la question du sens, à moins de l'enfermer. Il y a donc une distance à créer entre ce jeu de significations et la question du sens.

— au plan du collectif : car cette question est aussi celle du sens de la Société.

Si cette question n'est pas ouverte, si elle ne s'appuie pas sur des « brèches », si une possibilité n'est pas ouverte, comment la question de la foi pourrait-elle être ouverte elle-aussi ?

Or Jésus-Christ nous déloge de nos manières de vivre et de penser, celles qui nous possèdent et que nous possédons.

Dans la distanciation, dans le sens du relatif, il y a une richesse : mesurer que nous n'avons pas nous-mêmes la maîtrise de notre propre existence. Mais dans notre période de décadence ce sens du relatif risque de dégénérer en relativisme généralisé : « Tout se vaut, débrouille-toi... ». Ce qui conduit inévitablement au tassement.

Or ce relatif doit déboucher sur autre chose, faire appel à notre invention créatrice. Il y a un passage à faire de la communication à la communion : la distance doit se muer en reconnaissance de l'autre pour ce qu'il est. C'est dans cette ouverture que peut surgir la question de Dieu. D'où peuvent venir ces initiatives, sommes-nous timorés, dans l'Eglise ? Un regard historique nous permet de constater le caractère *impondérable* des initiatives de renouveau (ex. les mouvements évangéliques du XII<sup>e</sup> siècle, François d'Assise). Il faut bien voir que nous ne pouvons pas demander à l'institution en tant que telle d'avoir ce type d'initiative, ce n'est pas de son « ressort », mais bien plutôt du risque que chacun, dans le cadre de tel ou tel groupe, est prêt à engager (ce qui ne remet pas en cause le lien fondamental à l'Institution-Eglise).

### ***Mémoire et Imagination créatrice***

Nous sommes tous porteurs du rejet d'une Eglise institutionnelle...

— c'est pourtant à travers cette Eglise telle qu'elle est que nous a été livrée la Parole qui nous anime... malgré la sclérose institutionnelle c'est par là que c'est passé et j'en suis tributaire (l'Eglise est quand même ma mère).

— on assiste aujourd'hui à un renouveau de la lecture biblique, qui constitue une sorte de replongée aux racines. C'est toujours dans un rapport fécondant au passé que l'Eglise a été capable d'imagination.

Moins notre appartenance à l'Eglise est fixiste plus elle pourra faire pièce à la marginalisation qui conduit à l'enlèvement.

L'Apocalypse me semble très parlante à cet égard : Jean s'adresse à des Eglises concrètes (« Vous vivez dans une Babylone ») et les appelle à inscrire historiquement leur foi. La foi est capable de faire question aujourd'hui, elle est capable d'offrir une structuration du monde, sinon nous sommes voués irrémédiablement à la privatisation et finalement à la perte (cf. la Sagesse). Dans le nouveau Testament, il y a une vision cosmique qui dépasse le simple point de vue personnel.

Par rapport au monde moderne, l'Eglise n'a pas encore trouvé sa figure et elle ne peut se répéter. Cette nécessité permanente de trouver de nouvelles figures la dédouanne de tous les mécanismes régnant de domination qui sont par essence conservateurs. Il y aura toujours une distance entre les figures prises par l'Eglise et la foi (en ce sens le christainisme n'est pas un humanisme).

La psychanalyse a beaucoup aidé à réfléchir sur ce point : l'homme qui axe tout son désir se heurtera perpétuellement au décalage entre ce désir et sa réalisation possible. L'homme qui intègre une dimension « d'obéissance » (obéissance à une Parole fondatrice, vécue dans le décentrement de la conversion) peut vivre une liberté réelle et féconde dans le réalisme.

Il y a sans doute à reprendre certains thèmes bibliques pour les méditer :

le thème du désert : le dessèchement appelant le retour aux sources.

le thème de l'exil : la destruction d'une société

en voyant comment ces expériences font que autre chose devient possible.

**Au petit jour de Pâques  
Marie-Madeleine sort de sa maison  
pour aller au tombeau.  
C'est le trajet que suivent les enterrements,  
de la maison au cimetière.  
Les morts vont devant  
et les vivants derrière.**

**Marie-Madeleine ne sait pas encore  
qu'elle est en train d'inventer  
le chemin qui s'en va à l'envers.  
Elle ne sait pas encore  
que le terme de son chemin  
va devenir son origine  
et, que quittant sa maison,  
elle vient de laisser son tombeau.**

**Elle cherche un cadavre,  
il a disparu, on l'a volé.  
C'est pour Marie-Madeleine  
le bas fond de la détresse.  
Marie-Madeleine  
est dépossédée du cadavre  
c'est-à-dire  
des dépouillés du passé,  
de tout ce qui lui restait en souvenirs.  
Elle n'a plus rien à garder  
ni à regarder,  
à protéger et à défendre.  
Le tombeau est vide !  
Le vide des commencements...**

**C'est alors qu'elle voit Jésus,  
mais elle ne le reconnaît pas :  
elle le prend pour le jardinier.  
Le Jardinier !  
C'est que la mort est le jardin de Dieu,  
Il y retourne l'argile de l'homme,  
y ensemeince l'avenir  
y germe ses rêves,  
y fleurit la liberté !  
Et Il y produit la naissance...**

# INFORMATIONS ET NOUVELLES

---

Dans ce même numéro, page 66, nous proposons aux lecteurs un document polycopié, réalisé en supplément à la Lettre aux Communautés, sur la Conférence épiscopale latino-américaine de Puebla. La presse, la radio et la télévision ont orchestré le voyage du Pape au Mexique et fait peu de place aux travaux de la Conférence. Cette Conférence avait été préparée non seulement par les évêques nationaux, mais par de nombreuses communautés de base dont voici quelques extraits de lettres

*« ...Vous devez parler de l'injustice que nous subissons, de la faim, de l'analphabétisme. On nous tue. C'est rien que de ça que vous devez parler car ça relève de Notre Seigneur et c'est pas être communiste.*

*Vous devez aussi parler avec ceux d'en-bas, les gens humbles et qui connaissent la faim. On ne tient pas compte des gens de la base, comme si nous n'étions pas natifs du pays, et pire encore avec nous les Indiens. Nous posons la question : pourquoi n'y a-t-il pas la paix, l'égalité et la justice pour nous, mais seulement pour les gros ? Quelque soit le président en Equateur, le pays est seulement pour les riches.*

*Vous devez savoir que nous avons besoin de terres, d'engrais, de machines pour pouvoir cultiver car avec nos seules forces nous n'allons pas loin. Les banquiers réclament de l'argent quand ils nous en prêtent. Nous sommes sans forces et c'est pire pendant les sécheresses...*

*Nous avons faim, nous sommes malades, il n'y a pas d'eau. On ne nous laisse pas nous organiser, on nous tue vraiment, on nous met en prison, on nous marche dessus. Nous vous posons la question, frères évêques : est-ce que ça ne serait pas bien de donner votre appui à notre peuple pauvre, aux paysans latino-américains ? La justice, la paix, l'égalité, nous le voulons. Nous le voulons tous. Mais c'est aussi notre faute. Les Blancs nous causent des ennuis, ils nous dominent.*

*Voilà frères évêques. Vous excuserez la mauvaise écriture et les fautes. Ceux qui vous écrivent c'est nous les représentants des zones pastorales de langue quechua de Cicalpa, Columbo, Flores et Cabadas, des grandes communautés chrétiennes ». (Des paysans quechas — Equateur).*

*« ...Autrefois dans notre vie religieuse, toutes nos souffrances personnelles et communautaires, familiales et sociales, on croyait que c'étaient des épreuves envoyées par Dieu, qu'il fallait les supporter et même qu'il fallait les offrir pour la gloire de Dieu et pour notre sanctification. Nous allions jusqu'à les supporter*



*avec ferveur et avec joie, alors qu'elles allaient contre notre vie et contre celle de notre famille.*

*Combien de fois nous avons enterré nos enfants avec résignation parce qu'on croyait que Dieu voulait en faire des anges dans le ciel ! Combien de fois nous sommes tombés de faim dans nos maisons et nous l'avons offert à Dieu ! Combien de fois nous avons fait cadeau du fruit de notre travail en pensant que c'était la volonté de Dieu ! Toutes ces idées étaient entrées dans la chair de notre peuple depuis longtemps, et elles ont été transmises par nos parents. Les prêtres ne disaient pas le contraire.*

*Mais dans son immense bonté et dans sa justice, Dieu a fait entendre sa parole à quelques-uns de nos frères, « petits prophètes » populaires. La Bible en main, ils ont commencé à y découvrir un autre visage de Dieu. Un Dieu juste et bon, qui a même un plan de salut préparé depuis le commencement de l'histoire pour tous les hommes. Ils découvrent et ils commencent à faire savoir que Dieu a toujours accompagné les hommes ; le signe vivant de cela, c'est la venue du Christ qui vient éclairer et renforcer le plan de salut. Dieu ne veut pas que l'homme souffre ; dans son plan nous trouvons la justice, l'amour entre les hommes, et comme but, le bonheur de l'homme. Nous avons commencé sur cette base, accompagnés par certains prêtres, à pratiquer la vie d'amour fraternel, et en sachant que Dieu n'était pas le responsable de nos malheurs et de nos souffrances.*

*Avec cette manière d'agir dans la solidarité, nous avons réussi à parler et à réaliser ensemble des travaux agricoles ; nous avons organisé une « coopérative de consommation » comme preuve réelle de notre volonté de fraternité et comme moyen pour régler nos problèmes. Mais notre action a été mal interprétée et les accusations ont commencé : on nous a accusés d'être des protestants, des communistes, d'être contre le gouvernement ; les persécutions aussi ont commencé, les menaces, les arrestations, les tortures, la destruction de nos organisations.*

*...Nous sommes dans une situation d'abandon et les autorités nous pourchassent de toutes les manières. Elles ont envahi nos communautés, elles ont réduit nos moyens de travail ; nous avons été obligés d'abandonner nos foyers, après des emprisonnements prolongés ; tous nos mouvements sont surveillés et on continue à nous épier. Nous sommes dispersés, abandonnés, et nous avons peur...*

*(Nous n'avons pas la témérité de signer notre lettre, par peur qu'elle tombe entre les mains de gens malveillants, comme cela nous est arrivé plus d'une fois. Nous espérons que vous nous comprendrez) » (Des paysans du Paraguay).*

Monseigneur Oscar A. Romero  
archevêque de San Salvador

Puebla de los Angeles  
10 février 1979

*Cher frère,*

**Il n'est sorti de Puebla qu'un énorme document de 250 pages où les problèmes humains les plus cruciaux sont en quelque sorte dilués, notamment celui de la répression. C'est sans doute pour faire front à cette carence que 115 des 184 évêques de la Conférence ont signé une lettre de solidarité à Mgr ROMERO, archevêque de San Salvador, dont le diocèse subit la pression la plus forte qui soit en Amérique latine, de la part des régimes militaires. Voici cette lettre :**

*Réunis ici à Puebla en tant qu'évêques de tout le continent latino-américain pour essayer d'élaborer un message d'encouragement et d'espérance à l'intention du peuple de Dieu, nous avons vécu à tes côtés. Une fois de plus nous nous sommes rendu compte des souffrances et des espoirs de ton Eglise locale ainsi que de la grande majorité du peuple qui vit dans ton pays. En frères, nous nous adressons à toi pour t'encourager dans le noble combat que tu mènes avec ton peuple.*

*Nous savons que le Seigneur a mis sur tes épaules la charge pastorale du diocèse de San Salvador au moment précis où commençait un harcèlement, une véritable persécution en paroles et en actes, contre ton Eglise qui travaillait en faveur de la libération chrétienne de nombreux salvadoriens appauvris et opprimés, privés de fraternité et auxquels, de ce fait, on cachait le visage de Dieu notre Père.*

*Pendant ces deux années nous avons, dans la solidarité, suivi l'évolution de ton engagement aux côtés des pauvres. Tu as fait tiens, et de plus en plus, les problèmes et les combats des paysans et des travailleurs avec lesquels une minorité, cramponnée à la richesse et au pouvoir, ne veut pas partager dans l'égalité. Tu n'as pas fait que parler en leur faveur : tu as courageusement défendu le droit qui est le leur de former leurs propres communautés et organisations ; tu les as encouragés et favorisés. En tout cela tu as cheminé dans la fidélité grandissante aux engagements pastoraux que nous avons contractés à Médellin,*

*Nous sommes conscients que, dans cette tâche, la croix est ta compagne permanente. Mais c'est précisément dans l'épreuve que nous manifestons notre fidélité chrétienne à l'évangile. Dans ton diocèse, en deux ans, quatre de tes prêtres ont été assassinés avec plusieurs laïcs ; plus d'une dizaine d'autres ont été expulsés ; des attentats ont été pratiqués contre des institutions d'Eglise ; le peuple des pauvres, destinataire premier de la mission de l'Eglise, a été réprimé de plus en plus durement ; la mission de ton Eglise auprès d'eux est en permanence entravée par des menaces contre les catéchistes et les ministres de la parole (1), rendant ainsi plus dangereuse la convocation des communautés chré-*

*tiennes. Au milieu de tout cela, accusé et diffamé à l'égal de tous ceux qui cherchent les chemins de la justice, tu es resté ferme car tu sais qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

*Nous nous réjouissons profondément que cette activité libératrice ait, dans ton diocèse, donné le fruit d'une unité toujours plus grande entre prêtres, religieux, religieuses et laïcs. Nous sommes heureux de savoir que les gens du peuple se sont ainsi vu renforcés dans leur décision de ne pas accepter avec résignation les atteintes à leur dignité. Ainsi, opprimés mais non écrasés, ni le pouvoir ni la mort ne pourront les séparer de l'amour de Dieu qui s'est révélé en Jésus Christ.*

*A travers toi nous nous adressons à l'ensemble du peuple de Dieu qui est dans ton diocèse et à tous les pauvres de ton pays auxquels tu annonces la bonne nouvelle de Jésus Christ dans leur situation concrète. Ils sont le Corps du Christ dans l'histoire, comme tu l'as expliqué dans ta deuxième lettre pastorale. Ils ont été présents ici, à Puebla, par ta voix. Nous savons qu'il s'agit d'un peuple de gens dignes et ennoblis par l'énorme travail leur permettant à peine de vivre. Il s'agit d'un peuple dont l'oppression et la répression t'ont fait dire et continueront de te faire dire chrétiennement : « ça suffit ! », « ça ne peut pas continuer ! ». Il s'agit d'un peuple qui, le sachant ou non, est le serviteur de Yahvé vivant et souffrant aujourd'hui. Grâce à ses souffrances, grâce au don de sa vie pour la dignité, se concrétise une communion qui porte en elle des semences de vie nouvelle pour aujourd'hui et pour demain. Pour une société nouvelle, juste, solidaire, libre, fraternelle, dans la paix de la réconciliation entre frères comme signe de l'amour du Père, comme réalisation de son royaume et comme promesse de l'unité définitive.*

*Nos Eglises et nos peuples qui, elles et eux aussi, souffrent, luttent et espèrent, sont partie prenante de cette communion à laquelle on parvient par la libération et le don de la vie. Nous l'encourageons à continuer sur ce chemin étroit et élevé de la construction permanente de ce royaume que Jésus Christ présente comme le don de l'Esprit et la mission de l'Eglise. Avec toi nous disons le Notre Père, en partageant ainsi le pain de l'engagement et de l'espérance. Et l'Espérance des pauvres ne périra pas parce qu'elle est la Promesse.*

*Avec nos prières reçois notre fraternel abrazo.*

*(suivent 115 signatures d'évêques).*

(1) Laïcs chargés d'animer la liturgie dans les assemblées sans prêtre.

Notre vie quotidienne ainsi que notre histoire sont traversées par la mort. En cet hiver 1979, quelques compagnons de route, usés bien avant l'heure car il arrive que vivre l'évangile ne conserve pas les hommes, sont « entrés dans la construction de l'édifice comme des pierres vivantes » (voir n° 72, p. 15). Hubert Trentesaux et Bernard Hanrot nous ont quittés. Hubert vivait depuis de nombreuses années à Abidjan où il travaillait à la Météo. Bernard a passé la plus grande partie de sa vie parmi les travailleurs immigrés en France (voir n° 73 p. 6). Un autre ami les a rejoints, Joseph Hurtel, eudiste, qui faisait partie de l'équipe de Bobigny depuis 1969. Nous ne rangeons pas leurs vies, fût-ce dans les larmes ou dans de beaux discours. Nous y puisons sève et courage pour vivre aujourd'hui, ne serait-ce qu'un peu, du sel de l'évangile. C'est dans cet esprit que parents et amis se sont retrouvés à Fontenay pour une célébration commune, le dimanche 18 février. Parmi les multiples témoignages reçus, voici une lettre de Bernard Gouel qui est en Côte d'Ivoire, une lettre d'un vieil ami de Bernard, et le témoignage de l'équipe de Bobigny.

« La nouvelle est arrivée à Abidjan par les copains d'Hubert de l'ASECNA. J'étais en brousse et Camille m'a fait parvenir le message. Camille, Léon, Gilbert N'Guio me demandaient souvent des nouvelles... Ils ont été les premiers à me dire : « Yako », le mot de condoléances ivoirien que l'on adresse à quelqu'un qui est en deuil.

Léon m'a dit : « Tu ne bouges plus... Tu es en deuil », et j'ai du laisser des rendez-vous que j'avais prévus. Et Gilbert m'a dit : « Ici, quand la mort arrive, tout s'arrête ; arrête-toi ».

Hubert disait souvent : « En Afrique, l'âge de la retraite est à cinquante-cinq ans et personne n'y arrive ». Sa mort le fait entrer dans la « moyenne ». C'est vrai que la mort est ici comme une grande sœur qui vient souvent vous visiter. Combien de catéchistes avec qui j'ai commencé en 1961 et qui ont quitté le chemin. Beaucoup n'ont pas leur « minimum vital » de vie, non pas le minimum de la qualité de la vie des vies prolongées d'Europe, mais le minimum de quantité de vie... tellement précaire ici. C'est cela aussi la différence Nord/Sud.

Il y a trois semaines, Hubert avait encore la force d'écrire. Il m'avait demandé de régler ses affaires. Ce fût sa dernière lettre. Il me disait : « Heureusement que les copains de la M.d.F. viennent me voir. Ça m'aide à me refaire une place en France... Mais où et dans quoi ? ». J'étais allé rassembler ses affaires. Il n'y avait presque rien dans sa maison : quelques vêtements, quelques assiettes, quelques livres. Je sais qu'il aidait souvent les copains, que sa main droite ignorait ce que faisait sa main gauche. Chez lui, tout restait « dépouillé ». Il était souvent discret, mais on devinait combien il aimait le Christ et les hommes. Depuis le mois d'août il était rapatrié, mais je lui écrivais et il était encore là. C'est en apprenant sa mort que, pour moi, il a quitté Abidjan. Je voudrais dire merci au Seigneur pour tout ce qu'il a fait dans la vie d'Hubert ».

« Il a fallu le hasard pour que j'aie au chef-lieu de canton aujourd'hui, que j'achète « le Monde » et apprenne le décès de mon ami, de mon frère Bernard.

Instituteur public, athée, marié à une institutrice laïque catholique, j'ai eu le bonheur d'œuvrer avec Bernard, pendant des années, pour la réalisation d'une maison de jeunes. Ensemble, nous avons non pas lutté, combattu, mais surtout

témoigné contre tous les sectarismes. Nous avons réussi à faire prévaloir ce que l'un appelait la charité et l'autre la tolérance ou la fraternité. Ensemble nous avons vécu une période exaltante.

Nous avons de la joie, mon épouse (décédée depuis un an et demi) et moi à ouvrir notre foyer à Bernard comme un havre de tranquillité... Je lui offrais avec joie le plaisir de distribuer la soupe à mes cinq enfants, sachant bien que son sacerdoce était pour lui renoncement à la joie légitime chez tout homme de fonder un foyer. J'aimais, nous aimions, ma femme et moi, lui faire offrande du nôtre.

J'avais respecté son désir de couper les ponts lorsqu'il avait quitté Angoulême pour Clermont-Ferrand. J'étais allé le voir là-bas, une fois. J'avais retrouvé le même Bernard, toujours au bord de l'épuisement, toujours en état de don total et voulant être toujours disponible. Puis je l'avais totalement perdu de vue. Mais il m'était bon de savoir que Bernard et d'autres hommes de sa qualité étaient. Cela faisait du bien à la fourmi de la pédagogie que je suis, travaillant dans mon hameau à rendre ce monde un petit peu plus chaleureux.

Quand Bernard avait quitté Angoulême, nous nous étions tous réunis, nous ses amis, catholiques, protestants, incroyants (si tant est que cela soit) et nous avions assisté ensemble à l'une des dernières messes qu'il a dites en la chapelle de Grelet. Avec Bernard, j'avais l'impression que nous sentions et pensions obscurément de même, que ce qui était différent c'était notre manière d'exprimer l'ineffable. Il avait trouvé cette expression dans sa foi catholique, je ne trouvais pas qu'elle fût exacte. Mais l'important n'était pas dans nos confessions. A cette messe, nous étions tous à notre place, tous en communion.

J'abrège. Bernard était mon frère comme il est le vôtre. Je le pleure avec vous.

« Né à Saint-Vincent-sur-Oust (Morbihan) le 31 décembre 1923, il fut ordonné prêtre à Redon le 3 juillet 1949. Le roc breton avait fait de lui un homme à l'allure carrée et robuste : un battant...

C'est là qu'il devait découvrir toute la dureté de la vie ouvrière et tout le poids de l'incroyance : ses limites mais aussi toutes ses richesses.

Certes il était bricoleur mais prendre à 50 ans un travail manuel, dur et difficile, c'est sans doute une folie et pour Jo c'était la folie de Jésus Christ. Il était aussi très important pour lui d'être pleinement enraciné dans la vie de son quartier et d'en partager les conditions ouvrières. C'est ce qui l'a amené à accepter d'être « homme d'entretien » à la cité Emmaüs et entrer à l'amicale des boulistes. Mais très rapidement il s'est aperçu qu'il avait toute sa place à prendre dans le combat syndical. Ses camarades militants syndicalistes ont rappelé à la veillée du dimanche que Jo était un violent dans l'action. Pour lui, il n'y avait pas de demi-mesure ; pour lui les choses devaient être nettes. Quand on s'embarque dans une action, il faut aller jusqu'au bout. Un violent, un passionné ne peut accepter les compromissions.

Toute sa vie militante et tout son partage de la vie du quartier, c'était pour lui rejoindre Jésus-Christ et vivre son Evangile. Pour Jo, tout cela ne faisait qu'un. Il voulait un partage radical avec les Pauvres : les plus exploités et les plus démunis. Et c'est pour eux et avec eux qu'il est entré dans le combat ouvrier et qu'il a accepté des responsabilités dans son organisation syndicale. Mais dans la dureté du combat ouvrier, ce battant, ce violent qu'il était, avait bien découvert qu'il fallait témoigner de la grande tendresse de Dieu. Certes il faut être ferme, dur et même violent, c'est vrai, mais il est une sualité de cœur : « la miséricorde de l'Evangile de laquelle le croyant doit témoigner. Elle le rend capable d'être délicat, tendre (et Jo était un grand sensible...) accueillant les personnes telles qu'elles sont, les aidant à se mettre en route, à tenir le coup dans l'action sans jamais se décourager. Cette miséricorde, Jo l'avait redécouverte au contact de l'Evangile de Jésus Christ ».

**LA TENDRESSE N'EST PAS UNE MALADIE**

Sur un livre de San Rougier

*Jean VINATIER*

En refermant le livre de cet ami de la Mission, ancien du séminaire de Pontigny : « L'avenir est à la tendresse » (Editions Salvator), je ne peux m'empêcher d'évoquer le mot merveilleux de « Madame Rosa » dans l'ouvrage d'AJAR : « La vie devant soi » : « Tu sais, Momo, la tendresse n'est pas une maladie... ». Pas plus que la jeunesse...

Ce prêtre qui passe souvent soixante heures par semaine avec les jeunes nous donne en effet, avec son témoignage passionné, celui de tant de « ces jeunes qui nous provoquent à l'espérance ». Qui de nous n'a été interrogé par des parents déconcertés et parfois désespérés devant l'attitude de leurs jeunes ? La façon dont ils se situent devant le travail et leur avenir professionnel (mais oublierait-on que beaucoup sont chômeurs avant même d'avoir eu une première embauche ?) ; leur désinvolture devant les « valeurs » traditionnelles ; leur critique de la « religion » ; leur vie de « couple » sans passer par le mariage : tout en effet chez eux interpelle notre monde. Aucune famille n'est hors du coup ; pas plus celles des meilleurs militants que les autres. Lorsque ces parents me questionneront maintenant, je ne manquerai pas de leur dire : « Connaissez-vous le livre de Stan ROUGIER ? Prenez, lisez, réfléchissez, priez avec si vous pouvez. Nous en reparlerons ensuite ».

Cette lecture est, au premier abord, déroutante. Les chapitres se suivent souvent sans lien visible, sans fil directeur apparent. Des pages passionnantes vous sautent au cœur, brûlant d'une expérience pleine de fraîcheur. D'autres sont moins « présentes ». Mais l'essentiel passe et se dépose en nous.

J'ai remarqué qu'il y a deux sortes de lectures qui nous aident, deux familles d'auteurs. Les premiers répondent à notre besoin de comprendre, de situer les événements et les êtres. En ce qui concerne les jeunes, j'avais analysé l'apport du livre : « Les jeunes, l'avenir et la Foi », où J.-F. SIX commente avec vigueur une enquête toujours actuelle. La seconde famille d'auteurs est moins logique. Elle nous apporte plus une lumière qu'une explication. Nous ayant émus, elle nous entraîne dans cette partie de nous-mêmes où « le cœur a ses raisons » qui vont au delà de la raison. Le livre de Stan ROUGIER est de cette seconde veine, on s'en aperçoit rapidement. Pour qui veut pénétrer un peu dans la « planète des jeunes », les deux ouvrages se complètent admirablement.

Je voudrais en donner un aperçu en citant, au hasard, quelques-unes de ces paroles qui sont un peu comme des fleurs de feu — ce feu dont Jésus nous dit qu'il est venu le semer sur la terre, afin qu'il éclaire et réchauffe.

— **Sur les jeunes et les adultes** : « Le jeune est comme un torrent. Il dévasterait tout si l'adulte ne lui servait de barrage. L'adulte est comme un fleuve calme. Il pourrait devenir, marécage si le jeune ne lui apportait le tumulte de ses eaux ». « Les adultes ont tous été jeunes. Les jeunes n'ont jamais été adultes. Il y a là un décalage qu'aucune « justice » ne peut abolir. Seul l'amour peut franchir cette distance ».

— **Sur les couples de jeunes**, l'auteur aurait, je crois, beaucoup à nous révéler. Donnant la parole à l'un d'eux, il nous livre sur le mariage ce jugement qui en dit long : « Avant de se marier, chacun s'ingénie à faire plaisir, à devancer les goûts de l'autre. Après le mariage, chacun opte un comportement de colonisateur en pays conquis. Il se croit des « droits » sur l'autre... Et l'autre a des " devoirs " envers lui... Même la poésie sexuelle, ils ont réussi ce coup de génie de la transformer en " devoir " conjugal... Fallait l'faire !... ».

— **Sur la recherche spirituelle** : « L'Évangile se heurte à un esprit raisonneur qui dessèche tout... Nous sommes dans un monde qui a exclu la première condition de l'éveil spirituel : le silence, le recueillement. Alors on écoute l'Évangile avec la même oreille que la publicité... "A quoi ça sert ?" ».

— **Sur la nécessité de choisir son camp** : « Jésus n'est pas dans le camp qu'ils imaginent... Jésus n'est ni dans la police des mœurs, ni chef du tribunal populaire... Jésus est dans le camp des proscrits de toutes parts, des exclus de l'Est et de l'Ouest, des mal aimés riches ou pauvres, des parias de droite et de gauche. Centurions et Zélotes, vertueuses et prostituées, Juifs et Samaritains ».

— **Sur les prêtres**, ce jugement d'un jeune : « Leur rôle devrait évoluer. Ils devraient écouter longtemps, longtemps, avant de commencer à parler. Ils croient être dans le mystère, alors qu'ils sont dans le cirage... Ce qu'on attend d'eux, c'est qu'ils vivent avec nous. Une hiérarchie religieuse sans amour, c'est vraiment dégueulasse... Pour moi, c'est vraiment le Mal à l'état pur ».

On voit le ton de ces pages ; méditation et confidences se mêlent ; humour et amour sont ici réconciliés. C'est une merveilleuse introduction au dialogue entre générations et cela donne envie de reprendre contact avec les jeunes. Pourquoi pas ? Pour reprendre le titre du livre, nous avons l'âge de notre capacité d'émerveillement, l'âge de notre tendresse : cette tendresse : cette tendresse qui, selon un des mots les plus beaux de ce livre est « ce qu'il y a de plus humain en Dieu et de plus divin en l'homme ».



~~un-nouveau-supplément~~  
à la Lettre aux Communautés

## **PUEBLA**

*la nouveauté inépuisable de l'évangile*

Amérique latine...

Des sociétés désarticulées  
dominées par des pouvoirs  
dont l'objectif principal  
est la sécurité nationale  
avec tout ce qu'une telle perspective  
ouvre comme répression :  
arrestations, tortures,  
assassinats, exil... ;

Une Eglise aux visages divers  
mais dont on peut se demander  
si elle ne serait pas le laboratoire  
du christianisme...

Tels sont les aspects abordés  
dans la première partie de ce dossier.

Puebla...

Troisième Conférence générale  
des évêques latino-américains  
...et le voyage de Jean-Paul II.

Dix ans après Medellin,  
quels espoirs, quelles incertitudes ?

Pour nous, européens,  
quelles compréhensions  
d'un événement culturellement si lointain ?  
Dès le lendemain de son retour en France,  
le 17 février,

Charles ANTOINE

prêtre et journaliste

accrédité à la Conférence de Puebla  
nous apportait quelques échos.

La deuxième partie du dossier rend compte  
de ses premières impressions et réflexions.

*pour recevoir ce dossier, écrire à*

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Mission de France - B.P. 124

94121, Fontenay-sous-Bois cedex

(en joignant un chèque de 5 F)

## **Rappels**

### ● LE COMMERCE INTERNATIONAL DES ARMES,

supplément à la Lettre aux Communautés  
de janvier 1979 (voir n° 74, page 58).

● Les lecteurs qui désireraient recevoir  
l'ensemble des suppléments 1979  
peuvent s'abonner  
(voir nomenclature,  
conditions et bulletin d'abonnement :  
N° 74, page 57)

Seuls ceux qui en feront la demande rece-  
vront désormais ces suppléments réalisés  
en collaboration avec le secrétariat Tiers-  
Monde.

*Amis lecteurs,*

Avec d'autres chrétiens de votre entourage vous partagez espoirs, recherches, foi, prière...

Plus attentifs aux pousses de printemps qu'aux vieux pans de murs qui s'écroulent, vous vivez de la même espérance : le printemps renaît dans notre vieille et jeune Eglise...

Pour vous et pour ceux avec lesquels vous vous rencontrez, dans une équipe, un groupe, une communauté,

un document de 18 pages,  
denses mais faciles à lire :

## **Une Eglise pour un temps de mutation**

Il s'agit d'une excellente synthèse des mutations que vivent ces années-ci la société occidentale et l'Eglise.

Ce document est le fruit de la réflexion de Jean BREHERET, prêtre du diocèse d'Angers, qui pendant plusieurs années a sillonné toute la France comme aumônier national du CMR (chrétiens en monde rural).

Ce texte paru dans le n° 65 de la LAC a été réalisé en tiré à part, vu l'intérêt qu'il représente. Vous pouvez donc le commander en autant d'exemplaires qu'il vous serait utile (3 F. l'ex., port compris).

## **BULLETIN DE COMMANDE**

à découper et à envoyer à :

Lettre aux Communautés  
de la Mission de France  
B.P. 124  
94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

Prénom .....

Nom .....

Adresse .....

Veillez m'adresser            exemplaires  
de

## **Une Eglise pour un temps de mutation**

Ci-joint, dans la même enveloppe,  
un mandat, chèque bancaire,  
chèque postal  
de francs .....  
à l'ordre de Lettre aux Communautés  
C.C.P. PARIS 21.596.44. V.